

N° 20
4 frs

2^{me} NUMERO D'OCTOBRE 1942

Belgique 2.50 fr. / Bulgarie 3 Kr. / Espagne 1.50 pes. / Danemark 50 ore / Croatie 8 leva / Grèce 60 drachmes / Hongrie 40 fillés
Italie 3 lire / Norvège 50 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 20 lei / Serbie 6 dinars / Suède 53 ore / Suisse 45 centimes / Tchécoslovaquie 20 korus
Slovénie 20 korus / Styrie méridionale, Marche de l'Est 30 Pf.

Signal

**Un obus traceur
donne le signal!**

Ce coup de feu tiré presque à
la verticale marque en général
le début d'un combat noctur-
ne de vedettes rapides.

Voir page 8 les autres illustrations.
Cliché du correspondant
de guerre Elchen (PK)

ZELLSTOFFFABRIK WALDHOF

fabrique de la cellulose à base de
bois et du papier à base de cellulose

Pâtes au bisulfite et à la soude, écrues
et blanchies, pour l'industrie du pa-
pier, des fibres artificielles et pour
l'industrie chimique. Pâtes spéciales
et pâtes anoblies.

Papiers spéciaux pour emballage,
Papier à filer, Papiers de succédané
de textile, pâte pour simili - cuir,
Papier d'impression et papier à
écrire.



DIRECTION GÉNÉRALE: BERLIN

USINES A MANNHEIM - KOSTHEIM - TILSIT - RAGNIT

COSEL - OBER LESCHEN - KELHEIM - WANGEN - JOHANNESMÜHLE

DÉMORALISATION

Du «Daily Sketch»: «On pense depuis longtemps que le moral du peuple allemand sera brisé sous les bombardements intensifs. C'est ce que nous allons essayer maintenant de réaliser.»

Radio-Londres: «Il est vraisemblable que si la débâcle allemande vient de l'intérieur, les habitants des villes de l'Ouest y contribueront pour une bonne part.»

UNE nuit, des avions anglais avaient lancé leurs bombes incendiaires et explosives sur une ville du nord de l'Allemagne. Quelques jours après, on pouvait lire dans les journaux la brève et simple histoire d'un homme de cette ville qui, cette nuit-là, avait risqué sa vie, modestement et virilement, pour sauver d'autres existences menacées. Soutenant du dos un escalier qui menaçait de s'écrouler, pendant que sa femme y transportait une personne évanouie, il avait fini par être écrasé sous la charge.

Lorsque la bombe fit craquer les murs, la maison fut ébranlée de la cave aux combles. Ceux qui étaient dans la cave n'eurent aucun mal. Au bruit de l'explosion, ils se regardèrent et tous songèrent que là-haut était restée une femme malade avec ses deux enfants. A la lueur d'une lampe de poche, ils virent les ruines de leur maison. Un pan était resté debout dans un amas de poutres et de plâtras; c'était précisément là que se trouvait le logement de la femme à laquelle ils venaient de penser. Les murs avaient de profondes lézardes, l'escalier, à demi arraché, pendait. Des débris de marches étaient le seul moyen de parvenir jusqu'à ces trois personnes, là-haut.

L'homme posa le pied sur les degrés, afin de voir s'ils tenaient encore. L'escalier trembla, des plâtras tombèrent avec des morceaux de briques. Peut-être l'homme était-il du métier? Bref, il constata qu'avec un appui à hauteur d'homme, l'escalier porterait sans doute encore. Sa femme, qui était debout à côté de lui, comprit son intention lorsqu'elle le vit passer derrière l'escalier et l'épauler. Alors, elle monta, franchit un corridor, parmi des tas de décombres, et pénétra dans le logement d'où s'échappaient des gémissements. Le plafond de la chambre s'était effondré, la mère gisait évanouie devant le lit. Prenant d'abord les enfants dans ses bras, la femme les transporta jusqu'à l'escalier qu'elle se mit à descendre. Elle le sentait vaciller. Elle savait qu'il reposait tout entier sur les épaules de son mari. Elle remonta à l'étage pour sauver la femme évanouie. Mais lorsqu'en revenant elle

posa le pied sur la première marche, elle eut un moment d'hésitation; elle le sentait vaciller plus fortement sous la charge plus lourde. Elle vit que les crevasses du mur s'élargissaient. En bas, l'homme se raidissait pour étayer l'escalier. A chaque marche que la femme descendait, le poids l'écrasait un peu plus.

Peut-être savait-il qu'il était perdu, et que l'essentiel était de donner un dernier et suprême effort. Nul ne saura jamais les pensées qui traversèrent cette âme. Il n'eut pas un mot, pas un cri. Au moment où sa femme atteignit, sauve, la dernière marche, l'escalier s'écroula et ensevelit ce héros sous un amas de pierres et de poutres. Son cadavre fut retiré des ruines le lendemain matin.

*

Il pourrait sembler futile de parler ici d'un piano qu'une bombe en éclatant projeta d'un logement dans la rue. Mais dans les récits du bombardement de Cologne, ce piano est mentionné à diverses reprises; il figure dans une histoire qui vaut la peine d'être rapportée. Ce n'était pas un piano autrement précieux, on en trouve de pareils dans des centaines d'habitations allemandes, car la musique est vraiment populaire dans ce pays. Le piano n'est pas un meuble pour salles de concert ou conservatoires, il figure dans toutes les demeures.

Celui-ci avait été acheté une dizaine ou une vingtaine d'années auparavant, peut-être était-ce un héritage... Chaque soir et chaque dimanche on y avait joué des airs gais ou graves, les enfants y avaient fait leurs premières gammes. Dans la nuit du bombardement, il lui arriva une chose extraordinaire. Une bombe éclata tout près, éventra les murs et le projeta dans la rue sur un tas de décombres. Cette nuit-là, les gens de Cologne ont prouvé qu'ils ont la vie dure. Leur belle ville était incendiée et détruite sur bien des points. Pourtant, ils ne perdirent pas la tête. Sous la pluie des éclats de la D. C. A., au milieu des maisons en flammes, un habitant, apercevant le piano debout sur son tas de ruines, se mit à jouer un refrain populaire à Cologne: «Tout est bien qui finit bien...»



Un exploit symbolique

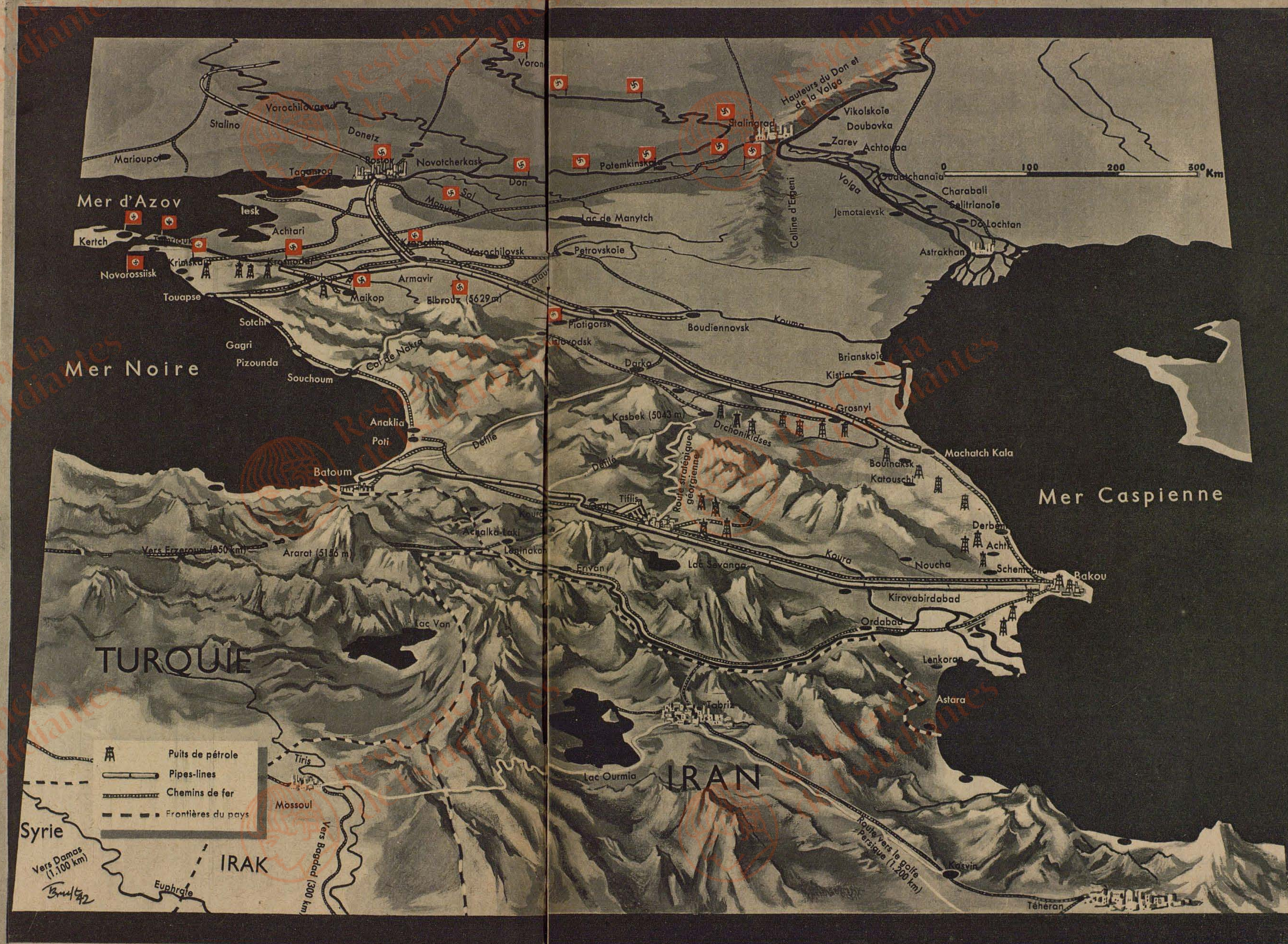
Possédés du sentiment de leur force juvénile, des chasseurs alpins allemands ont couronné leurs combats au Caucase par un exploit symbolique: ils ont fait l'ascension de l'Elbrouz, la plus haute montagne du massif, et atteint son sommet à 5630 mètres. Voici le lieutenant Spindler, titulaire de la Croix de chevalier, l'un des chefs de l'expédition. après la descente. Alpiniste allemand connu, il vient de quitter son masque à oxygène et s'accorde un instant de répit. On voit derrière lui le sommet de l'Elbrouz couronné de nuages accumulés par le vent qui remonte les pentes.

Cliché du correspondant de guerre Kintscher (PK)

LE CAUCASE

La carte ci-contre représente les territoires par où progressaient les armées allemandes entre la mer Noire et la mer Caspienne, sur lesquels l'intérêt du monde s'est concentré pendant la fin de l'été et l'automne 1942. Les noms de Kertch, de Rostov rappellent les grandes batailles qui ont ouvert à la Wehrmacht les portes du Caucase. On peut se rendre compte de l'importance des combats engagés si l'on examine la région industrielle de Stalingrad, au dernier coude de la Volga ; si l'on considère, au nord et au sud de Stalingrad, les hauteurs dominant la Volga et l'Ergeni ; si l'on examine le vaste delta où se trouve Astrakhan, les puits de pétrole autour de Bakou, les pipes-lines qui serpentent au nord et au sud de la montagne, dans la direction de Maïkop, Touapse et Batoum ; si l'on tient compte de la densité des villes qui se pressent sur un petit espace, du réseau ferré qui part du Caucase et des deux mers et court vers le nord dans l'intérieur du pays ; enfin, des passages difficiles à travers la montagne, témoins d'une énergie qui poursuit des buts élevés. Les drapeaux indiquent sur la carte les phases successives des batailles qui ont jalonné la route de la Wehrmacht dans la partie méridionale de l'Union soviétique. Un article que l'on trouvera à la page 30 de ce numéro : « Barrière entre deux mers », donne une description détaillée du Caucase.

Dessin K. F. Brust





Infanterie sur une route du front. La jeune armée du petit peuple vivant entre le haut Tatra et le Danube s'appuie sur une riche tradition militaire. Déjà, dans l'armée du prince Eugène, les soldats slovaques étaient renommés pour leur bravoure.



Les fils du Tatra au Caucase

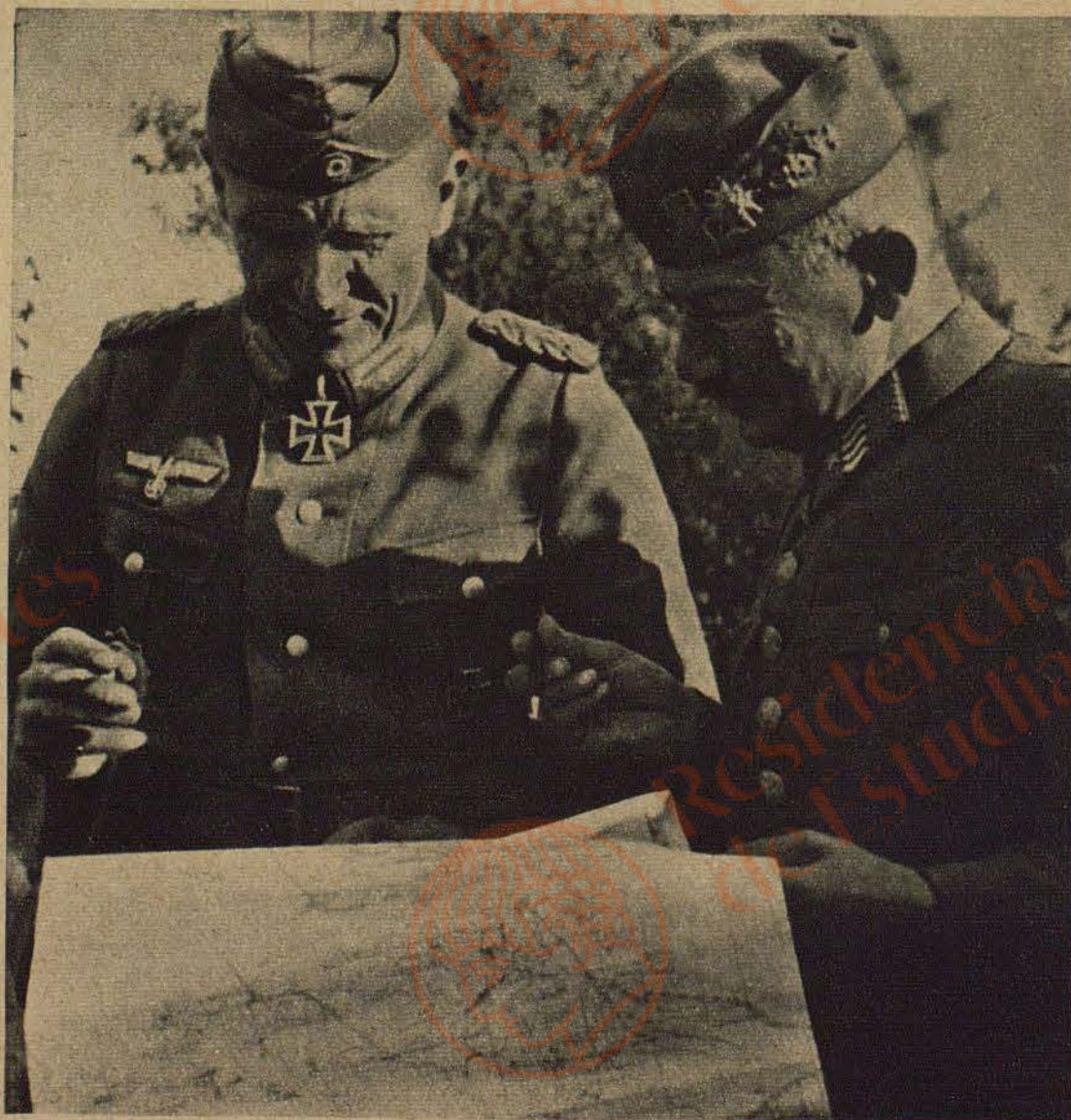
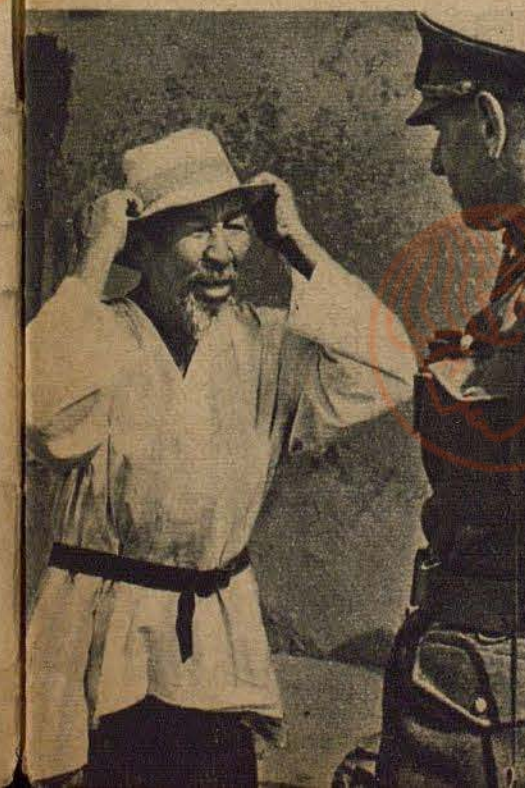
«Signal» auprès de la division légère slovaque, sur le front de l'est

Clichés du correspondant de guerre Pabel (PK)



L'emblème de la nation slovaque. L'emblème national slovaque, trois arcs sous la double croix, est le symbole des trois points culminants de la Slovaquie: Tatra, Mtra et Fatra, et montre à la division la route à suivre.

Etrange rencontre. Au cours d'une reconnaissance, le chef d'une section d'avant-garde rencontre le premier Kirghis.



Le général Turanec. Le commandant de la division légère slovaque, titulaire de la Croix de chevalier, étudie la situation avec le général Kirchner, commandant d'une unité blindée allemande. Les Slovaques ont assuré les flancs des troupes allemandes et pris une part éminente à l'avance dans le Caucase.



En avant!

OFFICIERS FINNOIS

La petite armée finnoise s'attira l'admiration du monde par sa lutte magnifique contre le bolchevisme. L'auteur de l'article qu'on va lire a séjourné sur le front de Finlande. Il a étudié les causes et les raisons des succès finnois. Il nous initie à la mentalité de ce peuple héroïque et nous montre l'esprit de corps qui lie l'officier au simple soldat. Il nous raconte enfin comment est formé l'officier finlandais.

REUNIS autour du bivouac ou assis dans leurs abris, les soldats finnois ont quelquefois de longues discussions. Il y est question de leurs officiers. C'est un thème qui préoccupe les soldats de toutes les armées du monde. Seules les troupes bolchevistes hébétées et apathiques ne trouvent rien à dire de leurs chefs. Souvent, les officiers finnois se mêlent à leurs soldats et la conversation se poursuit, paisible, autour des feux. Un jour, j'ai entendu un soldat demander à son commandant :

— Comment faites-vous, mon commandant, pour n'être jamais blessé ? Vous restez debout quand nous cherchons des mottes de terre pour nous cramponner. Tout à coup, vous vous laissez tomber, mais vous vous relevez aussi vite sain et sauf. Nous pensons déjà : « Cette fois, il est touché ! », mais vous nous déclarez placidement : « Ça n'a pas de sens de me bombarder comme ça ! » Comment faites-vous, mon commandant ?

Le commandant sourit, puis dit :

— Je ne sais pas moi-même. Je crois que je suis très lâche... C'est un défaut dont on ne peut pas se débarrasser aisément.

Les soldats, autour du bivouac, se tordent de rire. C'était la meilleure plaisanterie de la guerre. Devant le feu, on discutait de cette boutade pendant des semaines. Puis, on se posait sérieusement la question de savoir s'il est possible de se comporter ainsi devant l'ennemi simplement par lâcheté. Les Finnois sont tous un peu raisonnables ; ils voulaient une réponse à leur question. Enfin, l'un d'eux remarqua :

— N'avez-vous pas vu l'expression rusée de son visage ?

Tous de rire de nouveau.

Le commandant fut baptisé dès lors « le lâche ». Chaque fois que ce nom tombait, c'était un large rire au bataillon :

— Des lâches de cette espèce, on n'en aura jamais assez !

D'autres fois, les soldats se posaient cette question :

— Si c'est ça de la lâcheté, comment est le courage ?

Personne ne put trouver de réponse. L'un d'entre eux trancha la question en déclarant :

— Nous le saurons quand nous aurons atteint la mer Blanche.

Le chemin de l'héroïsme

Cette déclaration du commandant nous explique la mentalité du combattant finnois. Sous certains angles, l'instruction et la tactique finnoises et, avant tout, l'éducation de nombre d'officiers poursuivie dans l'armée allemande pendant la première guerre mondiale, décèlent une origine allemande ; le caractère du Finnois est cependant très différent du caractère allemand, autant que la constitution du sol des deux patries. Le champ de bataille même y aura un autre aspect. Enfin, l'état d'esprit du peuple est également tout autre. Les officiers finnois, animés d'une admiration sans réserve pour l'armée allemande, ont reconnu ces trois faits dont dépend, dans la lutte, l'issue heureuse de la guerre. Ils ont adapté à

leur propre pays les expériences faites. L'armée finnoise actuelle, troupe excellente, apte au combat et corps d'officiers remarquable, active et réservée, est le produit d'une expérience bien appliquée.

Théoriciens et « Ödmarkoffiziere »

Il y a trois types d'officiers : l'officier de troupe, le théoricien et l'officier d'état-major, qui unit parfaitement les données de la théorie aux nécessités pratiques. Le théoricien est rare dans l'armée finnoise. Une petite armée, tout comme une grande, a un urgent besoin de spécialistes. On admet naturellement que ceux-ci soient compétents en la matière et qu'une large expérience soit leur vertu première.

Ainsi peut-on rencontrer sur le front finnois l'instructeur sorti de l'école de guerre ou l'auteur connu d'un traité tactique faisant office de commandant de bataillon ou de régiment. L'ambition de la plupart des tacticiens et des théoriciens finnois est d'appliquer leurs théories et de les étendre à d'autres champs d'action militaires. L'aspect différent des fronts s'y prête, ainsi que le dynamisme finnois qui n'a rien de rigide et s'adapte aisément à toutes les situations et à tous les cas. Fréquemment, il arrive qu'un chef de bataillon ait à prendre à bon escient des décisions d'importance stratégique.

L'officier de troupe finnois, ayant un sens pratique développé, se plie aisément à tout. Le soldat finnois l'honore souvent du titre de « chasseur » ou officier du district solitaire, « Ödmarkoffizier ». Celui qui, dans l'armée finnoise, acquiert ce titre que ses soldats ne prononcent qu'avec respect sait qu'il fait partie d'une élite. Beaucoup d'officiers de réserve y ont droit. Ce sont des hommes qui connaissent à fond le terrain de combat caractéristique de la Finlande. Chaque indice et chaque trace dans les bois leur sont connus. Avec un instinct étonnant, ils découvrent un gué dans chaque lac et dans chaque cours d'eau. Ils ont le regard aigu et un flair sûr pour engager l'action au moment propice. Ils dédaignent passer leur permission en ville et préfèrent rester auprès de leurs hommes, prêtant une oreille attentive à leurs petites et à leurs grandes misères. Ce sont tous des sportifs et d'excellents skieurs. Ils s'entendent à la pêche au saumon, à la chasse à l'ours comme à tendre des pièges aux bolcheviks. Ils sont d'une trempe d'acier. Armé par la nature d'une singulière vigueur, le Finlandais l'exige de ses officiers. C'est une nécessité qui, dans chaque armée, est de première importance, mais rares sont les terrains de combat, comme la forêt vierge finnoise ou les districts solitaires et incultes de la Carélie en hiver, qui la réclament plus impérieusement. L'officier finnois jouit de l'avantage de pouvoir se préparer en temps de paix à sa tâche et à ses procédés spéciaux de combat, car il sait d'où vient le danger pour sa patrie.

Ces capacités, gloire de chaque officier et de chaque soldat, sont également celles du général finlandais. Le

nombre d'officiers chasseurs du district solitaire ainsi doués et éduqués est, de l'enseigne jusqu'au général, très élevé. Le chiffre de ceux qui ne possèdent pas les talents que réclame la lutte dans la forêt vierge est infime. Ils ont la plupart du temps vécu loin du bois et de l'eau, dans les villes de Finlande, mais, là-bas, même le citadin connaît la nostalgie des lacs et des bois sauvages.

Sélection sévère

Il n'est pas facile de devenir général dans une petite armée. Le choix d'une élite y est beaucoup plus exact que dans une gigantesque formation. Disposition naturelle et grandes connaissances sont indispensables aux grades élevés. Sans égard pour la direction dans laquelle le conduisent son talent et son expérience, le grand chef doit garder un contact direct et permanent avec les officiers de la troupe en action.

On a pu constater souvent qu'un chef d'état-major de division est digne d'une tâche plus vaste. C'est qu'une division en Finlande a souvent à accomplir une tâche qui, sur d'autres fronts, est celle d'un corps d'armée. La tâche se déplace ; on doit, ensemble, voir grand et s'occuper beaucoup plus du détail. Tactiquement, on doit tenir compte à la fois de chaque homme en particulier et de chaque groupe spécial dans chaque compagnie. Le chef d'état-major a pleine conscience de cette immense responsabilité.

Tous les généraux de l'armée finnoise dont j'ai fait la connaissance portaient l'insigne du 27^e chasseur de la première guerre mondiale, dotés des expériences considérables acquises dans l'armée allemande, ils sont admirablement aptes à devenir des chefs dans leur propre pays.

Le jeune aspirant, gai luron, courageux et plein d'initiative, ne manquant aucune patrouille, n'est pas rare dans l'armée finlandaise. L'officier de réserve ayant bien mérité de la patrie, habile dans l'art de la guerre, ne manque pas non plus. Le soldat finnois est presque toujours un habitant des bois qui couvrent la Finlande. Il est marinier, paysan, bûcheron. Ouvrier d'industrie, il reste en contact avec la nature. Il sert comme soldat dans la milice en temps de paix comme l'officier. Ceci est la cause de cette unité, de cette connexion qui règne entre l'officier et le simple soldat. D'autant plus que la nature a mis la modestie et le tact au cœur du soldat finnois. Pour lui, son supérieur n'est pas seulement le chef reconnu, mais le camarade éprouvé et prêt à lui porter secours.

Mannerheim

Sans cet excellent matériel humain et sans cette communion de pensées et de gestes, l'énorme potentiel de guerre qu'a atteint la Finlande n'eût pas été possible. Cette harmonie entre l'homme et sa tâche passe par tous les grades et atteint les postes les plus élevés. La plupart des officiers qu'on rencontre au grand quartier général du maréchal Mannerheim portent les décorations qu'on n'obtient qu'après avoir combattu en première ligne. On dit que le général Heinrichs, chef de l'état-major de l'armée finnoise, est l'un des plus courageux officiers de troupe de la Finlande. L'image du maréchal baron de Mannerheim demeure dans le cœur de chacun de ses soldats. Son portrait orne les murs de chaque casemate, même provisoire, et de chaque maison. Il personnifie la foi d'un petit peuple en une armée forte, brave et invincible, et sa volonté d'obtenir une paix légitime.

C. St.

Feu d'artifice mortel

Les bâtiments de protection d'un convoi allemand dans la Manche ont repéré une vedette rapide britannique. Les lueurs de magnésium d'une fusée (voir la couverture de ce numéro) permettent, pour quelques minutes, d'apercevoir l'adversaire. Aussitôt, les projectiles jaillissent de tous les canons contre l'ennemi, avant qu'il ait pu lancer sa torpille. Les traits lumineux sur la photo supérieure sont les traces des coups de feu tirés par le navire sur lequel se trouvait notre correspondant. Les traces, semblables à des griffes de feu, sur la photo du bas, proviennent des projectiles d'un autre navire allemand.

Clichés du correspondant de guerre Eichen (PK)

Le maréchal
C. G. MANNERHEIM

« Vos exploits magnifiques dans cette guerre vous réservent une place d'honneur comme premier soldat de notre histoire. »

(Extrait d'un télégramme de félicitations de la Finlande à son maréchal à l'occasion de son 75^e anniversaire.)





La quatrième tentative de débarquement des Anglais:

« Signal », qui a déjà relaté les tentatives précédentes, dépeint aujourd'hui celle de Dieppe, ou, comme la nomment les documents confidentiels du grand quartier général anglais, « l'affaire Jubilee ». Il se peut que d'autres tentatives pour créer un deuxième front se répètent, ou que, du moins, on en manifeste l'intention en risquant de plus ou moins nombreuses troupes de choc. Il est même possible qu'une de ces tentatives obtienne un plus grand succès initial que les précédentes; la défaite finale n'en sera que plus cuisante.

« L'affaire Jubilee » avait été préparée pendant dix mois. On fabriquait de nouveaux chars et l'on construisait des bâtiments pour le transport des troupes. Durant des mois, on avait répété sur un terrain qui, croyait-on, était une maquette, grandeur nature, des environs de Dieppe. Le 19 août, à six heures du matin, le premier Canadien posait le pied sur le sol de France. A 2 heures de relevée, l'entreprise avait échoué.

Sur les flots couverts d'épaves, une flottille en déroute s'efforçait de regagner les côtes de l'Angleterre. La plage était semée des débris de tous les chars qui avaient débarqué, et jonchée de centaines de cadavres. Abandonnés par leur flotte qui fuyait, plus de 2.000 soldats canadiens prenaient le chemin de la captivité.

A 10 heures du matin, la radio anglaise annonçait: « Dieppe est entre nos mains! » « Signal » est en mesure de révéler comment on a pu lancer cette nouvelle. Un Canadien, son appareil portatif de T.S.F. sur le dos, s'étant précipité vers l'hôtel de la Plage, devait transmettre aussitôt le fatidique: « Nous avons pénétré à Dieppe. » Cet homme a été fait prisonnier parmi les premiers. Il a avoué ceci:

— Je savais que l'on attendait cette communication sur les bateaux qui se trouvaient au large. Ma seule tâche était de la transmettre. A force d'y songer, j'ai fini par tout embrouiller!

Les sympathies de la population française sont allées dans ce combat aux troupes allemandes. C'est un fait indubitable et nettement constaté. En reconnaissance de cette attitude, le Führer a fait libérer les prisonniers de guerre originaires de la région, et faisait don aux communes sinistrées d'une somme de 10 millions de francs.

DIEPPE

La première tentative, à Saint-Nazaire, le 28 mars 1942, échoua au bout de trois heures. La deuxième, au sud de Boulogne, le 23 avril 1942, en huit minutes. La troisième, sur la côte de la Manche, le 4 juin 1942, en 30 minutes.

SECRET
F.H.12
COPY NO:.....

37

OPERATION "JUBILEE"

DETAILED MILITARY PLAN.

INDEX

INFORMATION.

- Para 1 - Enemy.
- Para 2 - Own troops.

INTENTION.

Para 3

METHOD.

- Para 4 - Phase: I - Embarkation.
II - Assault and Occupation.
III - Engineer Demolition Tasks.
IV - Withdrawal and Re-Embarkation.
V - Disembarkation and Dispersal in ENGLAND.

- Para 5 - Time table.
- Para 6 - Zeros.
- Para 7 - Delay in Touch Down for Main Assault.
- Para 8 - Command of Forces Participating.
- Para 9 - Chain of Command - Military Force.
- Para 10 - Distribution of Commanders and Staffs in H.Q. Ships.
- Para 11 - Beach Organisation and A.A. Defence Ashore.
- Para 12 - Warning Signal for Major Demolitions in Beach Area.
- Para 13 - Intelligence Plan and Instructions for search of JUBILEE.
- Para 14 - Naval Orders.
- Para 15 - R.A.F. Orders.
- Para 16 - Press, Official Observers and Special Parties.
- Para 17 - Identification and Recognition.
- Para 18 - Documents & Papers carried ashore.
- Para 19 - French Nationals.
- Para 20 - Looting.

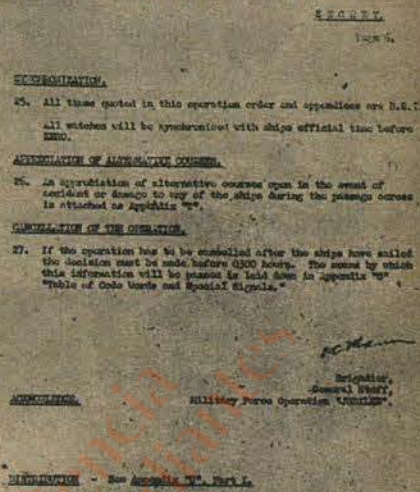
ADMINISTRATION.

Para 21

INTERCOMMUNICATION.

- Para 22
- Para 23 - Liaison.
- Para 24 - Reference Code Words and Signs.

Un document que nient les Britanniques: deux pages de l'ordre d'opérations sur Dieppe. Pour faire face à toute éventualité, il contient aussi, sur 30 pages, les mesures à prendre en cas d'échec et de retraite...



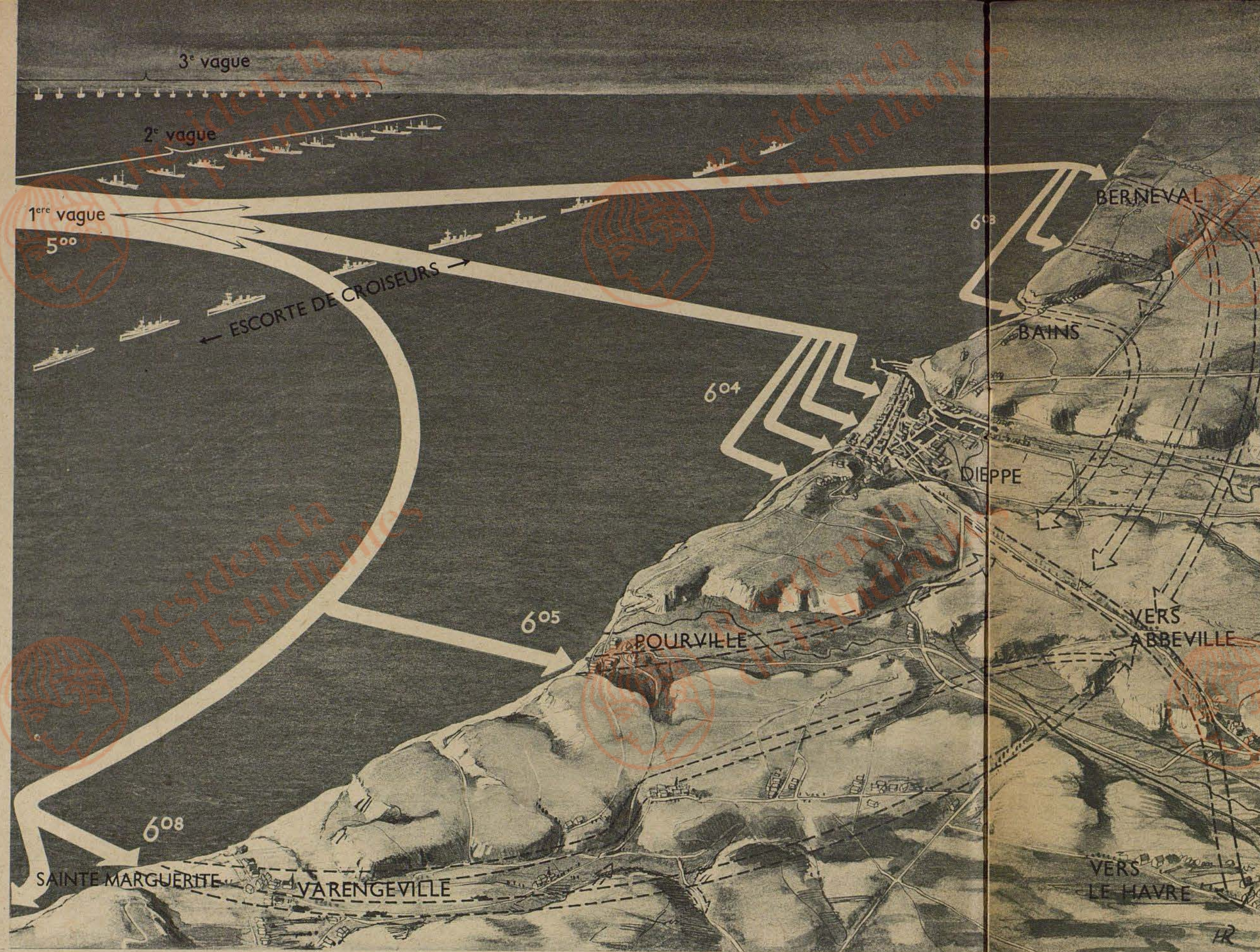
Les correspondants de guerre de « Signal » revivent minute par minute toutes les phases du combat

Le lieutenant Oldenburg, qui a liquidé l'entreprise de Dieppe avec sa troupe de choc, en décrit la phase finale à notre dessinateur: « Les bras levés, les derniers Canadiens s'avancèrent vers nous à travers les barbelés. »



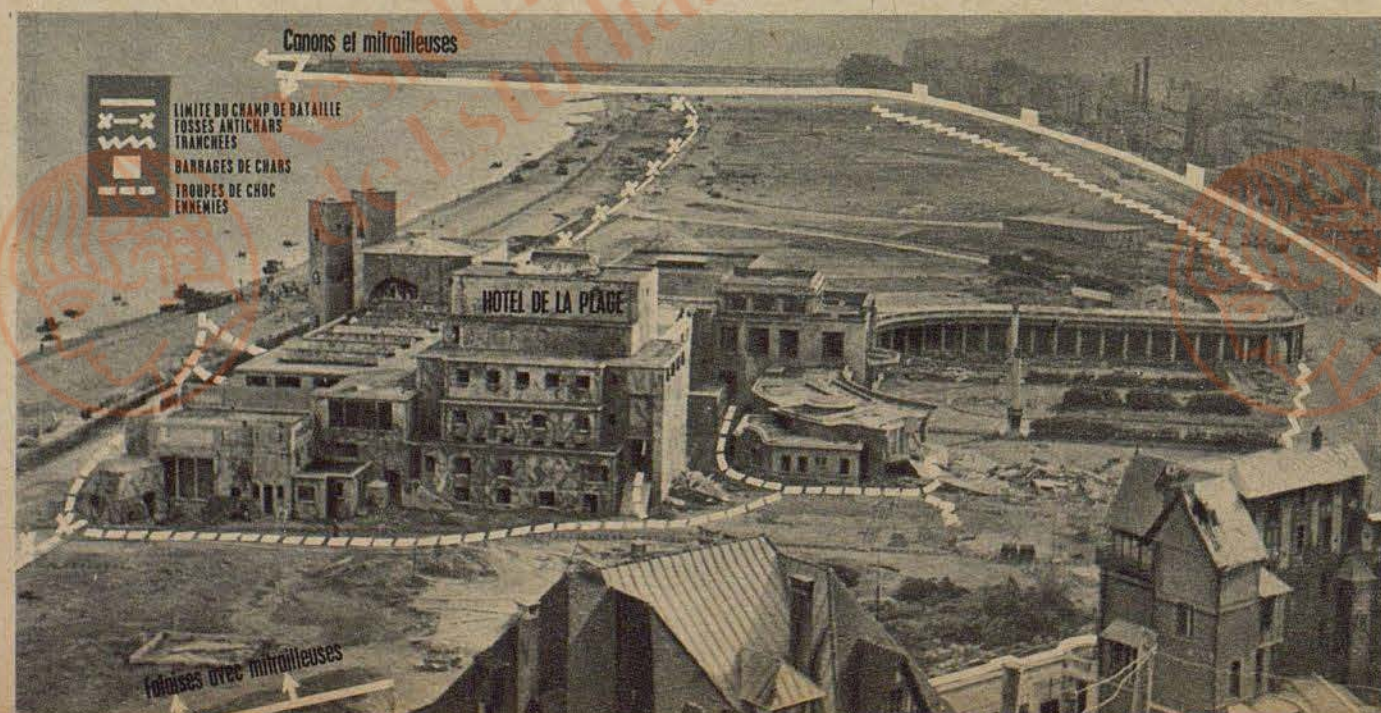
Notre photographie interroge des prisonniers anglais

« Pourquoi n'y avait-il que des Canadiens? » Cette question embarrasse visiblement ces vieux troupiers qui ont déjà combattu dans l'Inde et en Chine. Ils ne savent que répondre et se taisent



Plan de débarquement et d'attaque à Dieppe, établi d'après des documents et les dépositions des prisonniers

CE QUE L'ON PROJETAIT...



En trois vagues successives, protégées par des destroyers et des croiseurs, les troupes d'invasion devaient aborder à la faveur de la nuit. Des avions de combat et l'artillerie des navires devaient annihiler la défense, et la première vague d'assaut, aux effectifs d'une division, débarquerait, en pleine nuit, à l'aide de moyens de transport spécialement construits. Le 19 août fut choisi pour deux raisons : 1° la haute marée de ce jour devait permettre aux bateaux de débarquement d'aller très en avant sur la plage; 2° la nouvelle lune. « L'affaire Jubilee », comme on l'appelait au Q. G. anglais, avait été préparée pendant dix mois. Les Allemands devaient être surpris par la rapidité de l'attaque.

CE QUI SE PASSA EN REALITE

1. — La surprise n'a pas réussi. La flottille anglaise avait été déjà arrêtée au large par les vedettes allemandes. Lorsqu'elle arriva, le jour s'était levé. Les Allemands avaient pris leurs dispositions.

2. — Sur la plage même, les quatre groupes des ailes avaient été pris sous le feu des Allemands et anéantis. Près de Berneval, quelques soldats ennemis avaient pu atteindre un ravin, mais après deux ou trois cents mètres, ceux qui n'avaient pas été réduits par des grenades à main se rendaient.

3. — Sur la plage de Dieppe (photo à gauche), où le gros de l'action eut lieu, les Anglais ont essuyé la plus lourde défaite. (Tout le combat s'est déroulé dans l'espace bordé de blanc. Pas un char, pas un fantassin, n'a dépassé cette ligne.) Les mitrailleuses prenaient de flanc l'infanterie qui, dans les dix premières minutes, comptait déjà des centaines de morts. Le reste s'est sauvé en se mettant à l'abri d'un angle mort. Les chars patinaient sur les galets de la plage et ne pouvaient avancer. Les

canons antichars allemands firent sauter leurs chenilles. Entre temps, les réserves anglaises poursuivaient sur mer un duel d'artillerie et d'aviation avec les forces allemandes. Elles subirent des pertes graves. 127 avions, 4 destroyers, 2 torpilleurs, 1 vedette rapide et 7 transports étaient détruits ou coulés, 4 croiseurs, 4 destroyers, 4 vedettes rapides et 5 transports endommagés.

Au bout de 5 heures de combat, l'affaire « Jubilee », qui avait duré huit heures, avait échoué. A deux heures, tout était liquide, les bâtiments anglais étaient en fuite et le dernier des Canadiens débarqués prisonnier.



« Ce fut la fin de Dieppe »

Dessin :
Correspondant de guerre Liska
Clichés :
Correspondant de guerre Kenneweg

Les effectifs débarqués à l'aile gauche et à l'aile droite du dispositif devaient contourner Dieppe, puis, après avoir opéré leur jonction, prendre la ville à revers. Les troupes débarquées à Bains et Pourville opéreraient de concert. Le gros de l'action se déroulerait sur la plage de Dieppe où débarqueraient, avec l'infanterie, des chars de combat qui pénétreraient immédiatement dans la ville et occuperaient les routes vers Le Havre et Abbeville. L'infanterie, après avoir investi la ville, devait opérer sa jonction avec les troupes d'encerclement. Si cette entreprise avait réussi comme il était prévu, une tête de pont aurait été formée, à l'abri de laquelle la deuxième et la troisième vague d'assaut auraient pu débarquer.



La police allemande monte la garde devant Léninegrad

Une image étrange de cette guerre: policiers allemands équipés en combattants dans un village avancé du front soviétique. Depuis le mois de mars dernier, des bataillons de la police se trouvent aux côtés des soldats de la Wehrmacht sur les positions qui encerclent Léninegrad. Voici une compagnie qui, après un corps à corps de 24 heures, a repoussé les Soviétiques d'une position avancée. Le commandant du bataillon félicite les hommes du succès obtenu. Demain, il faudra remonter en ligne.

Police nouvelle

«Signal» décrit, dans ce reportage illustré des correspondants de guerre (PK) Kenneweg et Kiaulehn, le rôle de la police allemande mobilisée et combattante. Le sergent de ville allemand, le «Schupo» (abréviation de «Schutzpolizei», police de la sûreté) est le seul agent du monde appelé à combattre sur le front, dans ses propres formations. A l'encontre du «Bobby» anglais, le policier allemand est un combattant capable de s'adapter à toutes les circonstances, rompu à toutes les disciplines, celles de la guerre comme de la paix

UN spectacle touchant que chacun a vu dans n'importe quelle ville d'Europe: un agent de police guide un petit enfant au milieu des voitures pour l'aider à traverser la rue.

Un autre spectacle que presque personne n'a observé et qu'on ne peut voir qu'aux limites extrêmes du Reich: dans la tranchée, devant Léninegrad, un agent, de l'eau jusqu'à mi-corps, est engagé dans un combat; il pointe sa pièce contre des chars qui essaient de percer le cercle de fer qui entoure Léninegrad.

Ce policier allemand qui aide un enfant ou un aveugle à traverser la rue et qui, demain, combattra en pre-

mière ligne, est un personnage nouveau.

En 1936, l'année de l'Olympiade

C'est en 1936 que ce nouveau type d'homme a fait son apparition. C'est alors qu'on a vu ces gaillards, musclés et agiles, strictement rasés, sauf parfois la fine moustache, revêtir l'uniforme blanc.

Un accessoire leur faisait défaut: la matraque, et cela les distinguait de leurs collègues des autres pays. Ils ne se présentèrent pas seulement comme gardiens de l'ordre ou interprètes, mais aussi comme athlètes, qui remportèrent de nombreux prix aux Jeux olympi-

Le dernier poteau indicateur sur le route de Léninegrad. Il n'y a plus que 29 kilomètres d'ici au centre de la ville. A 10 kilomètres de ce poteau, se trouvent Uritzk et Staro Panovo, deux faubourgs de Léninegrad qui étaient reliés à la ville par des tramways. La ligne principale de combat allemande longe la lisière est de ces agglomérations. C'est là que la compagnie de police s'est battue un jour entier.

Léninegrad sous l'attaque des Stukas allemands. D'ici, on peut apercevoir distinctement les chantiers, les églises et les somptueux édifices du parti. A la jumelle, on peut même voir les voitures et les passants dans les rues. Quand le vent est favorable, on peut aussi entendre le hurlement des sirènes d'alerte.

ques. C'est dans cette guerre que, pour la première fois, ils ont porté les armes, combattants du front, sous des aspects si divers qu'il est presque fastidieux de raconter tout ce qu'ils font et tout ce dont ils sont capables. Non seulement ils montent à l'assaut comme n'importe quel combattant, mais ils sont encore spécialistes contre les incendies ou contre les bandes de brigands, ils s'attaquent aux francs-tireurs, aux parachutistes, veillent à la sécurité des routes du front, construisent des chemins et des ponts, remettent en état les centrales électriques bombardées, protègent les chefs-d'œuvre menacés de destruction, pratiquent le désobusage, redonnent du courage et le goût du travail aux populations des pays occupés et les aident à organiser leur défense passive contre l'aviation ennemie. Aujourd'hui au pays, demain au front. Ils troquent du jour au lendemain la veste blanche contre la tunique feldgrau, aussi facilement qu'un bourgeois quitte son costume de sport pour son smoking. Le mot fameux de Byron: «Ne me demandez pas ce que je sais faire, mais ce que je ne sais pas faire», leur convient parfaitement, si l'on fait la part de ce qu'il contient d'orgueil, car le policier allemand demeure modeste.

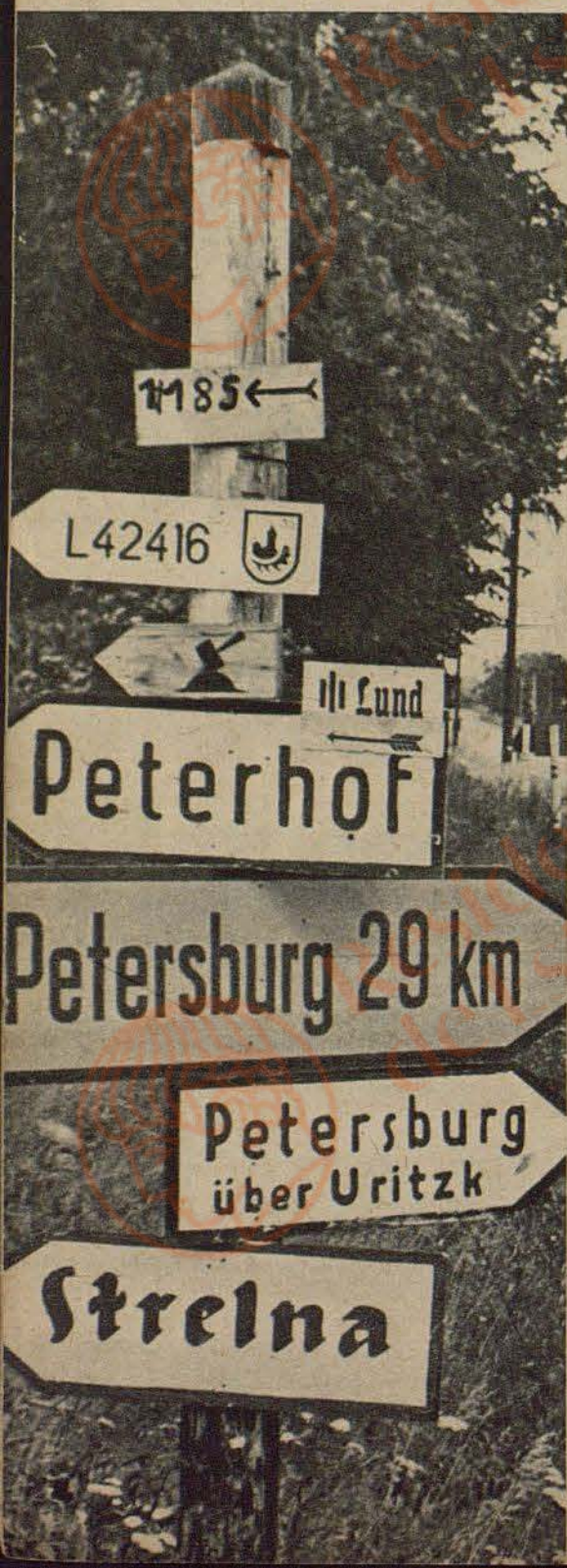
Le policier, miroir d'un peuple

Si l'image est déformée, c'est que le miroir a subi une pression. Là où l'agent n'est qu'un organe de l'autorité et où le citoyen n'est qu'un sujet, le policier est honni. Le peuple se réjouit «in petto» lorsque le guet se fait rosser. L'agent de police allemand du temps de la monarchie fut caractérisé par un mot d'un préfet de police berlinois: «Attention, ne m'approchez pas.»

Ce «flic» au casque à pointe d'autrefois est devenu, depuis longtemps, une figure de mascarade. Aujourd'hui, le policier allemand est très populaire. Pendant les quêtes dans la rue pour le Secours d'hiver, c'est lui qui encaisse les plus fortes sommes. C'est alors que chacun se souvient avec reconnaissance de l'aide que la police



Avec des camions dans les nouvelles positions. Un insigne à la casquette distingue seul les hommes de la police des soldats de la Wehrmacht. Ils ont les mêmes armes, accomplissent le même service et se battent comme les autres.



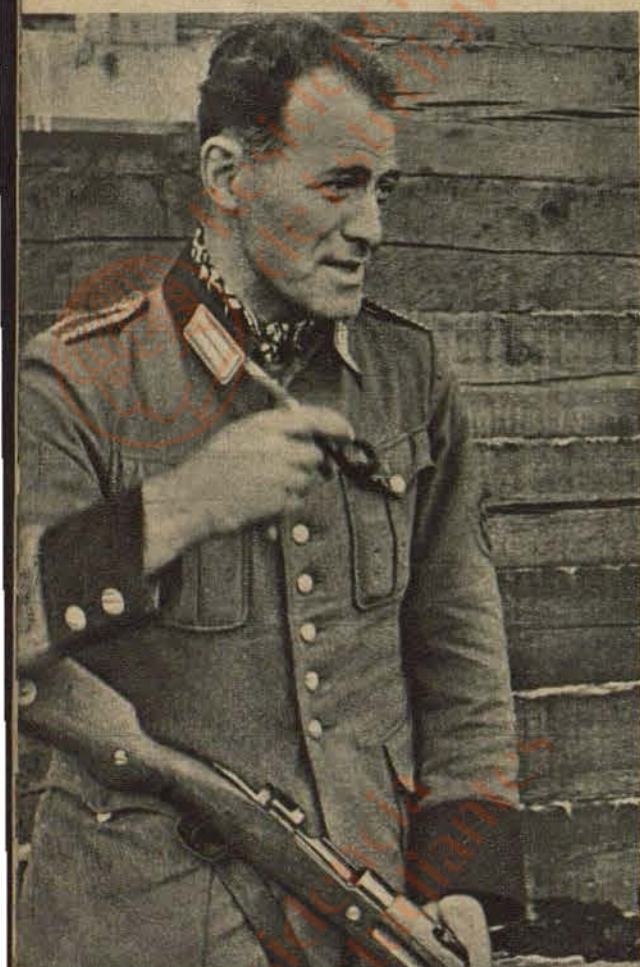


Des policiers racontent un combat dans les rues de Staro Panovo.

« Pendant 24 heures, nous dit le capitaine Pötke, nous avons combattu, maison par maison, au fusil, au revolver, à la grenade, à la baïonnette. Au cours de la nuit, la situation est devenue un instant critique. Nous ne pouvions plus distinguer les amis des ennemis. Nous nous trouvions au milieu des bolcheviks, et nous ne pouvions nous reconnaître qu'en nous interpellant. Appels et réponses devaient se faire très vite sinon... nous tirions. »

Pendant 3 heures, prisonnier des Sovjets. L'adjutant Ferber, perdu dans un labyrinthe de ruines, séparé de ses camarades, s'est trouvé subitement devant dix fusils bolchevistes, braqués sur lui. « Ils m'ont entraîné quelques rues en arrière, raconte-t-il, mais ne me demandez pas comment... A coups de pied et à coups de crosse sur la tête... mais je suis Rhénan, j'en ai un d'autres... D'ailleurs, j'ai réussi à m'échapper à la faveur de l'obscurité. »

L'adjutant Schmeer raconte : « Ces excellentes bottes que vous voyez ont commencé par monter la garde sur un refuge à Coblentz. Ensuite, elles m'ont fidèlement accompagné à travers la Lorraine et la France. Il a fallu qu'un maudit bolchevik m'y fasse un trou ! » Un éclat d'obus lui a pénétré le mollet. C'est seulement le lendemain, le combat fini, que le major a extrait le projectile ; c'était impossible plus tôt : l'adjutant Schmeer n'avait pas un instant à perdre.



« Nous sommes presque tous de la même région, dit l'adjutant Nicodemus. Nos femmes se connaissent, nos enfants vont ensemble à l'école. Cela crée la camaraderie entre nous. Nous parlons aussi le même patois, et cela était important pour nous, la nuit dernière. Les bolcheviks ont essayé plusieurs fois de nous tromper ; mais quand ils crient : « Camarade ! », l'accent est différent du nôtre. Ils ne parlent pas comme à Mayence. »

« Il nous est arrivé plus d'une fois de rouspéter, — avoue l'adjutant P. — quand nous avons dû faire l'exercice ; nous étions des policiers et non des soldats. » L'adjutant P. a cependant prouvé qu'il est soldat. Pendant le combat de Staro Panovo, à la tête d'un groupe de choc, il a ramené 40 Russes. Blessé, il est resté auprès de ses hommes jusqu'à la fin.

Il porte sur sa tunique le ruban de la Croix de fer, et, à côté, l'emblème de la police. L'adjutant Egner a 46 ans ; mais, ainsi que son chef de peloton le confirme, il est encore souple comme une anguille. « J'étais estafette au poste de commandement du bataillon, dit-il, j'ai dû faire dix fois le chemin aller et retour. Les balles ont sifflé souvent à mes oreilles. »

lui a apportée. L'agent a aidé à retrouver un animal égaré ; il a donné des renseignements. Il sait tout et il a aidé à vaincre toutes les difficultés.

Durant les mois d'hiver de cette guerre, la police a figuré sur le front,

elle a aussi rendu de grands services à l'intérieur. Elle a aidé à transporter le charbon, elle a déblayé la neige dans les rues, elle s'est occupée de la répartition des vivres. La police est bien le miroir du peuple allemand,

et c'est un miroir clair et uni. La police allemande est moins l'expression de l'autorité que celle du peuple même.

Les Anglais ont trouvé le slogan de la guerre « totale ». En Allemagne, on

a toujours considéré ce mot avec étonnement. L'Allemand se demande pourquoi, seule, la guerre doit être totale et pas la paix. Quand l'Allemand veut exprimer qu'un homme est de bonne humeur, qu'il a un heureux

caractère, il dit qu'il est « aufgeräumt », c'est-à-dire ordonné, libre, urbain. L'Allemand aime une telle vie, ordonnée et limpide. Il comprend la vie comme un tout et non comme une partie. Un peuple qui, en temps de guerre, ne se décide pas résolument à une telle acceptation « totale » de la vie ne peut pas être ordonné et heureux en temps de paix. Il est condamné à vivre dans le désordre et dans le mécontentement.

Mais trêve de philosophie ! Nous voulons montrer seulement pourquoi l'Allemand voit dans sa police l'image de son caractère. Il désire vivre en temps de paix d'une manière aussi complète, aussi « totale » qu'en temps de guerre, et son vœu trouve son expression dans cette police qui accomplit son devoir militaire aussi naturellement que sa fonction pacifique. Avec la même facilité que le policier a changé d'uniforme, tout le peuple a accepté de passer de l'état de paix à celui qui a été créé par la guerre. Cette acceptation librement consentie découle de la conception de la totalité de la vie sous toutes ses formes. Et un grand nombre d'officiers et de soldats sont venus des rangs de la police.

Cent vingt-deux généraux

sont d'anciens policiers, et 146 titulaires de la Croix de fer, parmi lesquelles 8 avec feuilles de chêne, viennent également des rangs de la police.

Certes, rien n'est parfait en ce monde, rien n'est achevé, et l'Allemagne ne croit pas avoir atteint son stade définitif. Elle est un peuple en devenir ; mais on peut reconnaître la route qu'elle suit par le spectacle de sa police.

Cette police fait entendre, aujourd'hui, deux voix : celle du front et celle du pays. Celui qui sait l'écouter reconnaît que c'est la même. Le policier allemand se distingue nettement de tous les autres, exception faite peut-être du « carabinieri » italien. Il n'est pas un fonctionnaire dans le sens ancien du mot, mais un soldat politique. Il n'est pas l'individu armé d'une matraque, mais le citoyen armé. Seule sa mission le distingue de ses camarades soldats, et cette mission se prolonge dans la vie civile, dans la vie des temps de paix.

Mais, avant d'en parler, il importe de faire remarquer que la police dont nous nous occupons ici est celle qui est chargée de maintenir l'ordre.

Ceux qui, à l'étranger, observent la vie allemande commettent facilement la faute de confondre toute la police allemande avec les troupes de SS. La raison de cette erreur est que le chef des SS du Reich est aussi le chef de la police. Police et SS se complètent tout naturellement. Toutes deux forment le corps de protection. Les SS (abréviation qui désignait les sections de protection) sont une troupe purement politique, à la disposition personnelle du Führer. Il ne nous est pas possible de conter ici comment la mission des SS s'est étendue à mesure que le Parti prenait de plus en plus d'importance. Qu'il nous suffise de mentionner qu'au groupe politique normal des SS, on a adjoint une unité SS ayant un caractère purement militaire et qui est devenue une unité combattante des plus modernes.

Lorsqu'on procéda à une réorganisation de la police, on confia ce soin au chef des SS. La police se divisa elle-même en deux parties : police d'ordre et police de sûreté. La première porte l'uniforme vert, la seconde, en général, l'uniforme feldgrau des SS. La police de sûreté a pour mission de combattre la criminalité sous toutes ses formes. D'autres services lui sont adjoints : police judiciaire, police secrète d'Etat et un autre service spécial de sûreté. Ces dernières réformes n'étaient pas complètement achevées lorsque la guerre éclata. On peut cependant considérer la réorganisation de la police comme terminée dans ses grandes lignes. Le caractère de la police d'ordre, en particulier, ne sera plus désormais modifié. Son chef, en même temps colonel de SS, est le général Daluge, vice-gouverneur du protectorat à Prague.

L'uniforme de la police d'ordre est vert clair avec parements et col bruns. Pour le service de circulation, l'agent de police porte la veste blanche et la casquette plate. Autrement, il porte le « shako » et, au front, naturellement, le casque. Les grades et les insignes sont les mêmes que pour la Wehrmacht, sauf que le général de la police a la doublure de son manteau et les bandes de son pantalon vertes et non rouges. A l'encontre du soldat, le policier fait immédiatement partie de la troupe dans laquelle il sollicite d'entrer. Il devient bientôt adjudant. Ce n'est pas là qu'une apparence de grade, car on exige de lui les connaissances militaires d'un sous-officier. Son instruction militaire est particulièrement sévère et intensive, et elle exige qu'il signe un engagement définitif. Outre l'instruction militaire, il suit en même temps son instruction de policier, très complète, il faut le reconnaître, puisque l'agent de police allemand idéal est un mélange de soldat, de juriste et d'homme apte à mille besognes.

Sont adjoints à la police d'ordre : la police de protection des différentes villes, la gendarmerie des campagnes, la police spéciale contre l'incendie, les corps libres des pompiers et le Secours technique qui est une ancienne organisation privée de citoyens dont le rôle était d'intervenir pour empêcher ou pour réparer les dommages causés par des sabotages ou des grèves. Le Secours technique est maintenant en activité au front. Le fait que les corps libres de pompiers et le Secours technique, ayant eu autrefois tous deux un caractère privé, sont maintenant rattachés à la police d'ordre, souligne un caractère nouveau de la police allemande, un caractère d'aide nationale. Le service de la police n'est pas purement administratif, c'est un service du peuple pour le peuple.

L'idéal d'un Etat parfait

est de gouverner en soumettant la communauté à un minimum de lois. De même, le policier idéal n'est pas celui qui réprime, mais celui qui s'efforce d'empêcher le crime et d'éviter du travail au tribunal. Il est le défenseur de la vie ordonnée et disciplinée.

Lorsque, aux jours de quête pour le Secours d'hiver, la police veut attirer l'attention sur elle, elle s'annonce par une pancarte où l'on peut lire ces mots : « La police, ton amie qui te



La police fait la guerre de tranchées

Vers l'avant. Les camions ont amené les hommes aussi loin que possible. Maintenant, il faut avancer à pied, à l'abri des hautes herbes, jusqu'aux lignes.

Comme durant la Grande Guerre : les tranchées. Les officiers et la troupe s'avancent, courbés, à travers les boyaux, pour prendre leurs positions.





Les bolcheviks sont à 60 mètres. Les positions des bolcheviks s'étendent parallèlement aux tranchées allemandes. Entre les deux, se dressent de hautes herbes qui bouchent la vue en partie. Le policier se tient en observation durant 4 heures derrière sa mitrailleuse, il est ensuite relevé. Les hommes alertés, habillés, le ceinturon bouclé, se tiennent prêts dans les abris, jour et nuit, à toute éventualité.

vient en aide.» Une telle phrase est profondément vraie, si l'on examine le rôle joué par la police sur le front aux côtés de la Wehrmacht. Mais, ici, nous touchons à un ressort secret. A la base de cette mission est l'idée de sacrifice. Ici, le nouvel agent doit être autre chose qu'un sbire. Pour que chacun voie en lui un représentant de la nation, il faut qu'il ait fait ses preuves, qu'il ait conquis le droit de réclamer des autres les vertus civiques nécessaires à un peuple qui veut vivre dans une liberté disciplinée. Il n'est pas question de dresser des policiers de roman genre « Bobby ». Les enfants d'une nation véritable doivent s'exercer à toutes les disciplines pour servir de modèle aux autres.

Celui qui brandit la matraque donne l'impression que le peuple n'est qu'une meute, une masse prête à la révolte, qu'on ne peut gouverner que par la menace. Le policier allemand porte son arme comme le symbole d'un peuple qui veille seulement à sa propre défense.

On insistera sur ce caractère spécial de l'organisation.

Le noyau puissant est la troupe militarisée

Mais elle intervient de toutes parts pour aider dans le cadre de la communauté, comme le font le Secours technique et le corps des pompiers libres. Le policier doit donner ce sentiment d'aide et d'encouragement. Pour que cela soit possible, il a fallu se débarrasser, en même temps que de la matraque, du slogan : « Attention, ne m'approchez pas ! » La police d'or-

dre ouvre largement les portes de ses abris et engage le curieux à s'approcher d'elle et à l'aider. C'est ainsi que le travail de guerre de la Jeunesse hitlérienne s'accomplit sous la direction de la police. A partir d'un certain âge, la jeunesse allemande est mise en action en cas de danger, au cours d'attaques aériennes, par exemple. Elle sert même de lien entre les différents organes de la police, elle intervient en cas d'incendie, dans tous les cas où l'intelligence et l'initiative d'un adolescent peuvent se donner libre cours. Pour certaines alertes, de jeunes garçons spécialement désignés doivent se présenter immédiatement à la police. Même si l'on n'a pas recours à leurs services, ils prennent par là conscience de leurs devoirs de citoyens, donc des responsabilités qui leur incombent. Un grand nombre de ces jeunes a déjà accompli de véritables exploits héroïques au cours de cette guerre, à l'occasion de ce service de liaison. Tout récemment encore, l'un d'eux a été distingué officiellement et récompensé pour avoir sauvé des vies humaines.

Le peuple allemand aime sa police. Il se retrouve en elle. Il admire son abnégation et aussi l'humour avec lequel les jeunes comme les pères de famille ont supporté héroïquement les fatigues du dernier hiver au front, harcelés par des bandes de brigands dans la solitude des marécages et des forêts. Et le peuple allemand forme le vœu que le temps n'est pas loin où tous ces braves, jeunes et vieux, reviendront au foyer, reprendront la veste blanche ou la tenue de l'athlète, pour se consacrer aux travaux de la paix ou aux Jeux.

FIN

Attention aux coups de feu ! Le miroir de tranchée se dresse, semblable au périscope d'un sous-marin, au-dessus du remblai. On observe sans répit la position ennemie et l'on est observé de même par les bolcheviks. Une distance de 60 mètres est peu de chose. En quelques bonds, on pourrait être en face...

→
Les combats de poursuite, vers le Caucase : les bombardiers survolent les premières lignes en rase-mottes. En collaboration avec l'infanterie, par leurs armes de bord ils soutiennent l'attaque





Je dessine «Maxime Gorki II»

Le correspondant de guerre Hans Liska relate les événements auxquels il assista en dessinant les ruines du fort «Maxime Gorki II»

C'en était fait de Sébastopol. La ville et le port étaient occupés. Des milliers d'ombres de prisonniers surgissaient de la poussière et de la fumée. Sales, en haillons, ils piétinaient leurs morts et leurs blessés. Quelques-uns marchaient à quatre pattes.

Tels les mâts d'un navire en train de sombrer, deux tubes de canon de l'ouvrage «Maxime Gorki II» s'élevaient de ce flot de débris.

Le lendemain, j'essayai d'esquisser les ruines de ce monstre.

Partout sur la hauteur où se trouvent les deux grands ouvrages du «Maxime Gorki», on aperçoit, à travers le voile d'une épaisse fumée, le champ de bataille du Chersonèse, jonché de cadavres et de débris d'avions.

Je dessine. Tout à coup nos soldats, scrutant les ruines, se mettent en mouvement: dans l'abîme profond d'où surgissait la double tour du «Maxime Gorki», l'un d'eux avait aperçu une ombre qui bougeait. Nous nous penchons sur le trou noir. Au milieu de la ferraille tordue émergent des chiffons blancs fichés sur un bâton. Vite, on jette une corde et on fait signe à quelques prisonniers de venir à l'aide. Ils hissent leur camarade à la lumière du jour. Celui-ci raconte qu'il a pu échapper, avec dix autres, à la surveillance du commissaire. Ils sont tous prêts à se rendre. Comme à la pêche, on jette des cordes dans les ténèbres, dans l'attente qu'elles se tendent: encore un soldat soviétique qui se sauve. Tout à coup, des sifflements stridents: les balles crépitent autour du Russe suspendu à la corde. Des grenades à main calment messieurs les commissaires dans la cave. Des soviétiques sortent aussi de l'autre tour. Après trois jours passés dans l'obscurité, leurs yeux clignotent à la lumière.

D'autres sorties débouchent au flanc de la falaise, 100 mètres environ au-dessous du «Maxime Gorki». D'en haut, les prisonniers encouragent leurs camarades à monter. Par-ci par-là, une détonation, en bas: les commissaires! Mais, aussitôt, des prisonniers se précipitent et indiquent la cachette d'où l'on tire. Une charge d'explosifs est descendue par une corde à l'endroit désigné. On allume. L'aspect des choses change rapidement. Comme du linge qui sèche, des chiffons blancs sortent de tous les trous des rochers: la résistance est terminée.





←
Appel avant une nouvelle action

Cliché du correspondant de guerre Raible (PK)

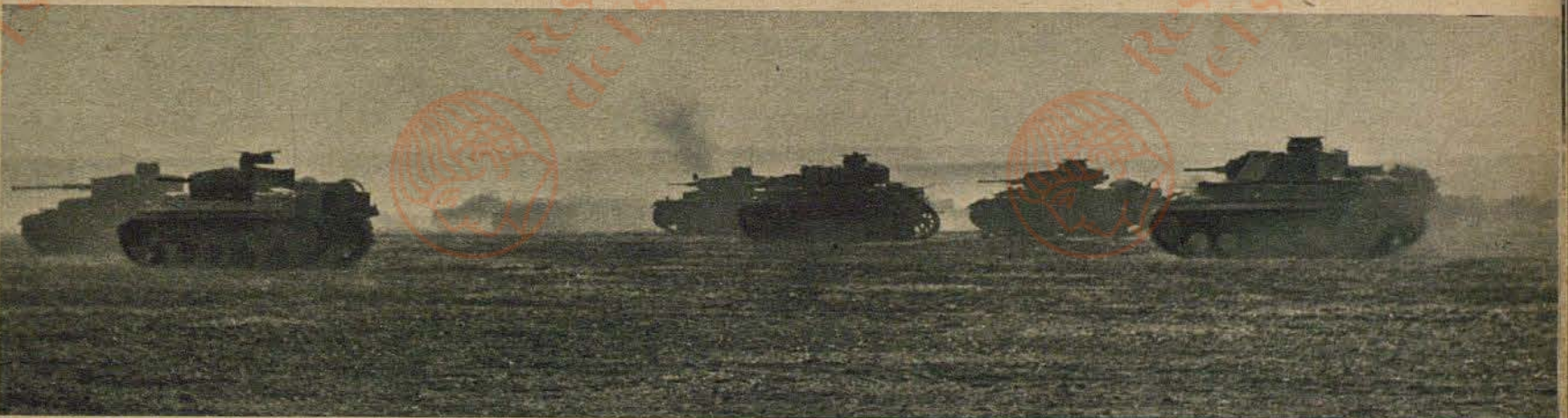
Prêts à l'attaque. D'innombrables chars, groupés dans un repli de terrain de l'immense steppe de la Russie méridionale, attendent le moment de se lancer contre le flanc des masses soviétiques

LES CHARS DONNENT L'ASSAUT

L'attaque. Les chars allemands, en ordre de combat, déclenchent une attaque que l'artillerie soviétique essaie en vain de stopper

La percée. La résistance des bolcheviks est brisée. La chaîne des chars forme un vaste cercle d'acier où l'ennemi est eufermé

Clichés des correspondants de guerre Raible et Häble (PK)



0.000 035 grammes d'iode



Ce n'est qu'une quantité infime d'iode...

qui, lors des soins quotidiens avec le dentifrice Jod-Kaliklora, pénètre dans les muqueuses de la bouche et s'infiltre dans la circulation sanguine. Et pourtant l'effet en est surprenant! D'après la littérature médicale et l'avis de plusieurs milliers de médecins et de dentistes, il n'existe pas de meilleur remède pour prévenir ou

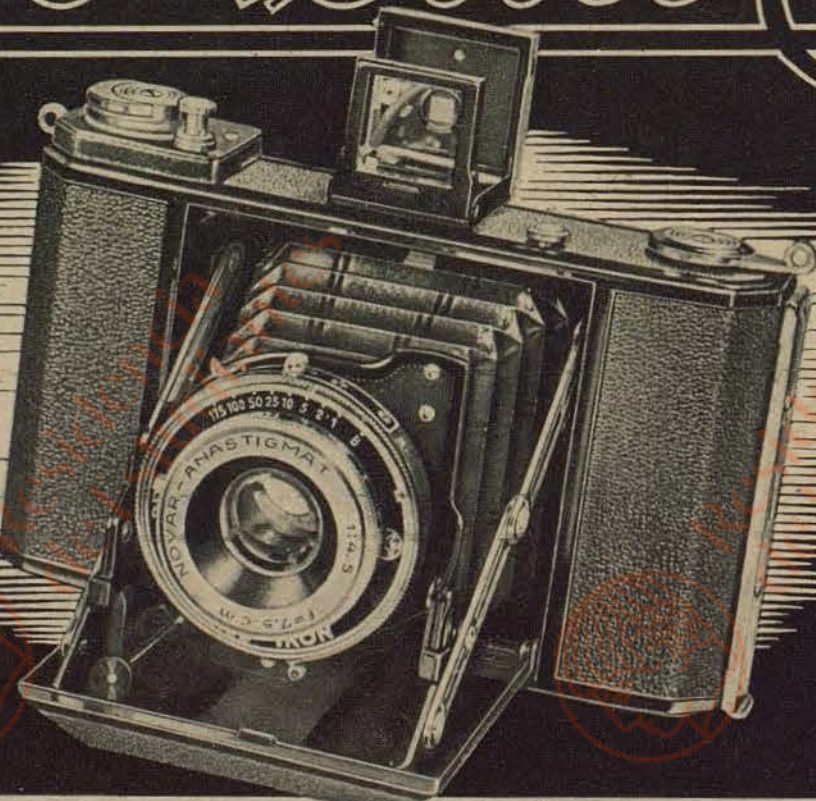
guérir l'inflammation des gencives qui, si souvent, cause le déchaussement des dents (paradentose); pas de meilleur remède non plus pour combattre la sensibilité des collets dentaires. Si une action plus énergique est nécessaire, on se servira, suivant ordonnance du médecin, du dentifrice renforcé, Stark-Jod-Kaliklora.

Agence Générale pour la Belgique:
SOBELPHA S.P.R.L. — 95, rue Ste-Claire — Bruges



**ZEISS
IKON**

Nettar



ZEISS IKON AG. DRESDEN

FAITES-VOUS CONSEILLER DÈS MAINTENANT, VOUS ACHÈTEREZ PLUS TARD

Pour la France: "Ikonta" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nèraad, 14, rue Fraikin, Bruxelles-Schaerbeck.

Deux reportages de notre correspondant particulier André Zucca

La relève

Des soldats rentrent dans leurs foyers, des ouvriers les relèvent

Pensez à nos camarades ! C'est un appel à l'ouvrier français qui peut faire libérer de nouveaux prisonniers de guerre.



COMPIÈGNE évoque un moment de la destinée de deux grands peuples européens. Deux fois déjà, après de durs combats, Français et Allemands s'y sont rencontrés. Chaque fois, la rencontre fut marquée d'amertume pour l'un d'eux... Le nom de Compiègne vient de passer de nouveau au premier plan de l'actualité. Cette fois, l'événement était d'un ordre tout nouveau : deux trains se sont croisés dans la petite gare. L'un venait d'Allemagne et, en pleine guerre, restituait des prisonniers français à leur patrie ; dans l'autre, se trouvaient des ouvriers français qui, en pleine guerre, se rendaient de leur plein gré en Allemagne pour y travailler. L'Allemagne, en effet, libère des prisonniers pour peu qu'un nombre suffisant d'ouvriers français se mettent au service de son industrie. Le nom de Compiègne n'est-il pas appelé à devenir un symbole heureux pour demain ?

La minute tant attendue : Voici le sol de France ; l'émotion et la joie profonde se lisent sur les visages de tous les libérés.

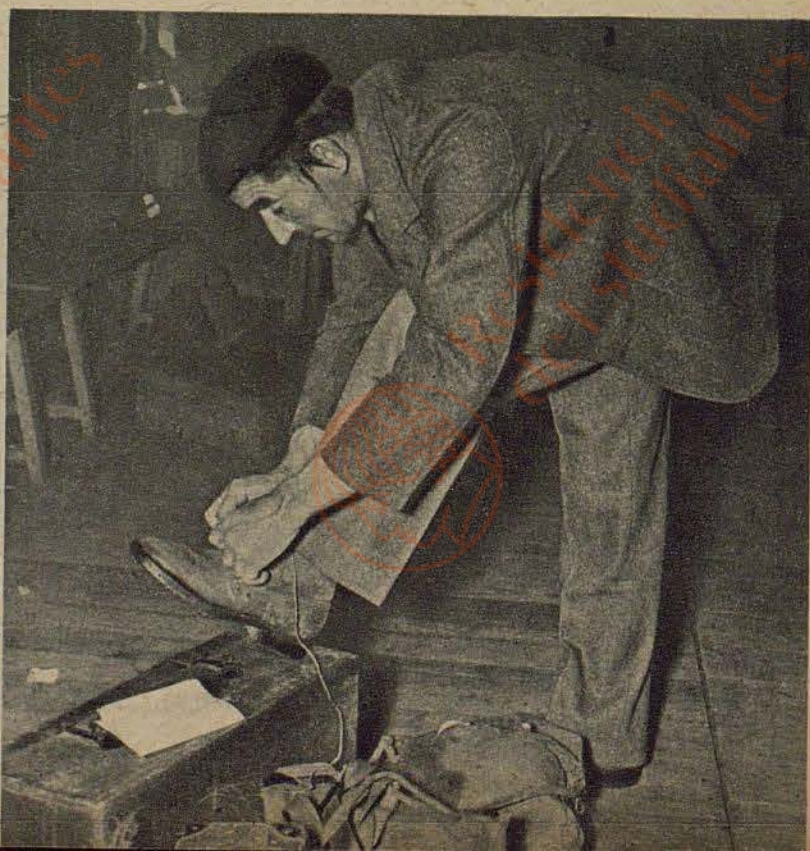


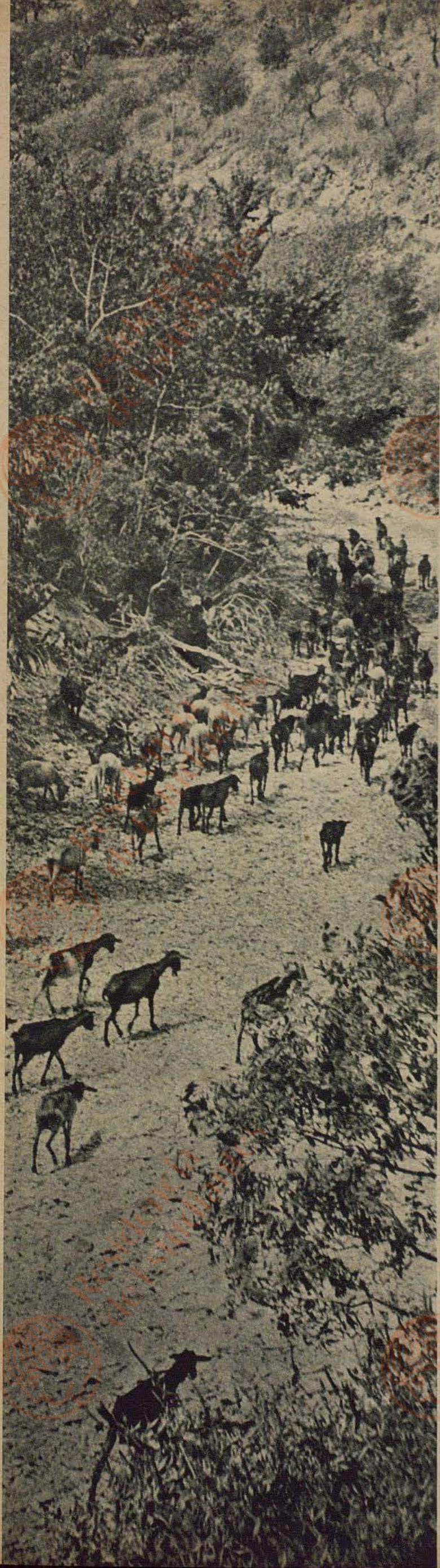


Le train ouvrier part pour l'Allemagne. Les prisonniers de guerre libérés expriment encore une fois leur reconnaissance à ceux qui les relèvent.

Enfin de retour! Les premiers pas sur le sol de la patrie: un instant longtemps espéré.

Le poulu abandonne l'équipement. Il échange ses brodequins contre des souliers bas, le képi contre la casquette et l'uniforme contre un complet.





Epars sur une vieille commode, des pipes, du tabac, du fusain et des esquisses. Dans la même chambre — car la maison n'a qu'une seule pièce — on trouve, dans un autre coin...



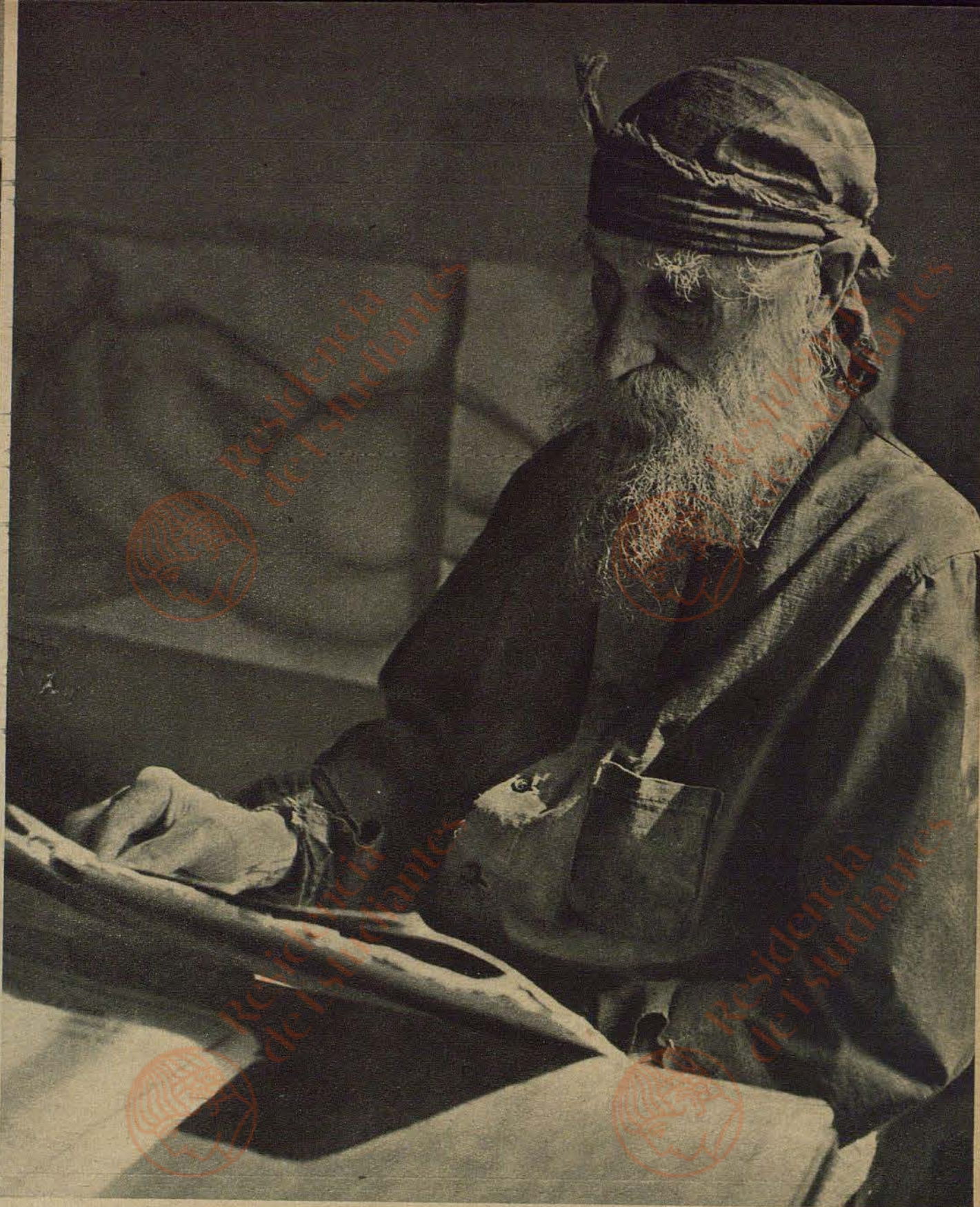
...une chaise et un lit, lequel, pendant la journée, sert de chevalet. C'est dans ce modeste intérieur que prennent naissance les œuvres du sculpteur

ARISTIDE MAILLOL

La route qui conduit chez le plus grand sculpteur français vivant: c'est le lit desséché d'un torrent parcouru par des troupeaux de chèvres. Cette route conduit au bourg catalan de Banyuls.

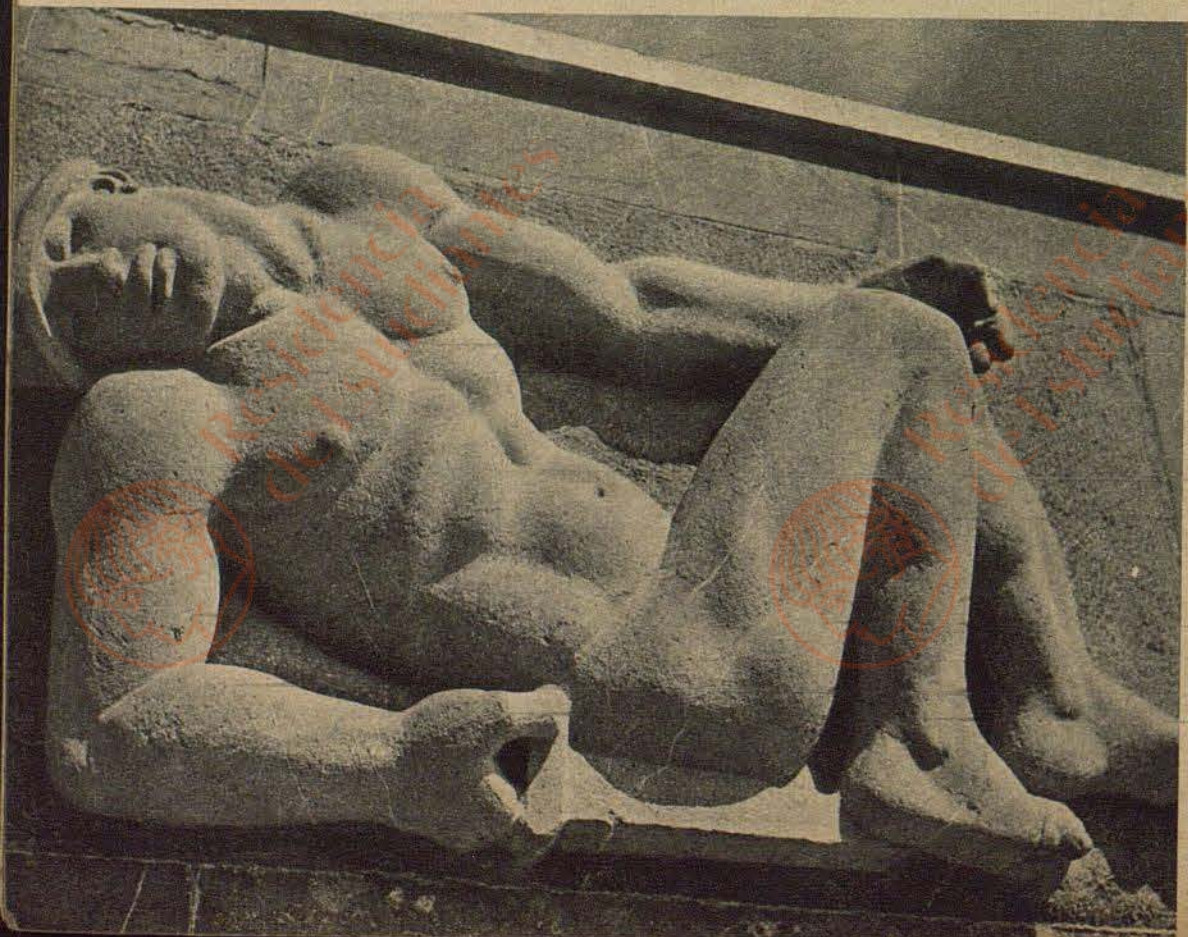


A trois heures de la frontière espagnole, les ruelles étroites de Banyuls se dressent sur les pentes des Pyrénées.



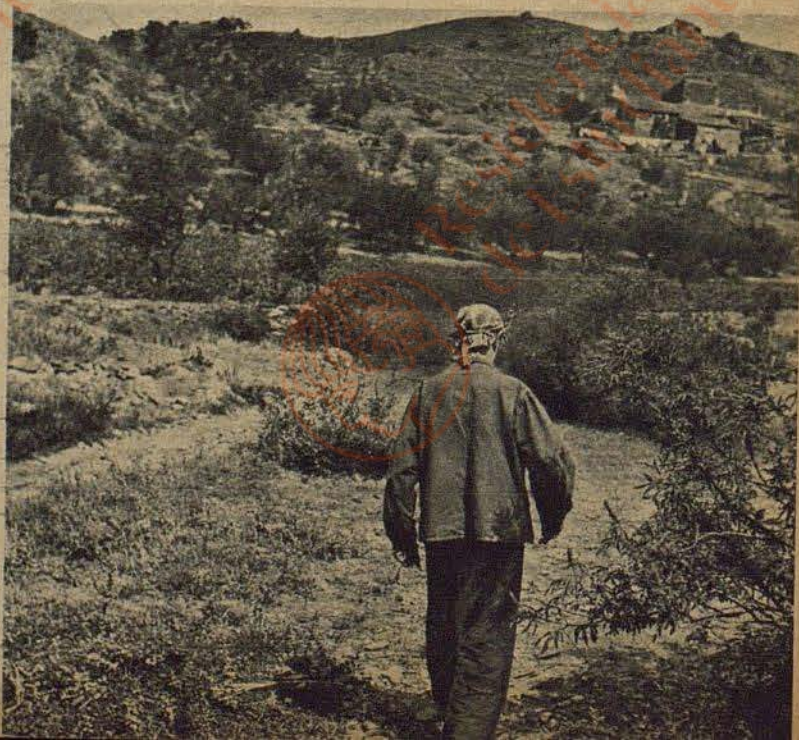
Maillol a maintenant plus de 80 ans, mais il travaille toujours avec enthousiasme et énergie. Il modèle des ébauches ou dessine des maquettes. En outre, il peint beaucoup plus qu'autrefois. « Les dieux ne vieillissent pas. » Ce proverbe français lui convient mieux qu'à tout autre.

Photos : A. Zucca.



← Le monument aux Morts pour la Patrie que Maillol a sculpté pour son village.

Le vieil artiste aime la solitude. Il mène la vie d'un paysan. Il s'occupe lui-même de son déjeuner; quelques tomates, un fromage de chèvre, de temps en temps un œuf et, en outre, le vin d'or du pays. Maillol a passé presque toute sa vie à Banyuls. L'artiste qui sait voir avec les yeux de l'âme n'a pas besoin de courir le monde.



MAUSER

Armes de chasse,
de sport et de défense,
instruments de précision,
machines à compter



MAUSER-WERKE AG OBERNDORF / NECKAR

F. OLLERICH



Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à : Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb.
Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

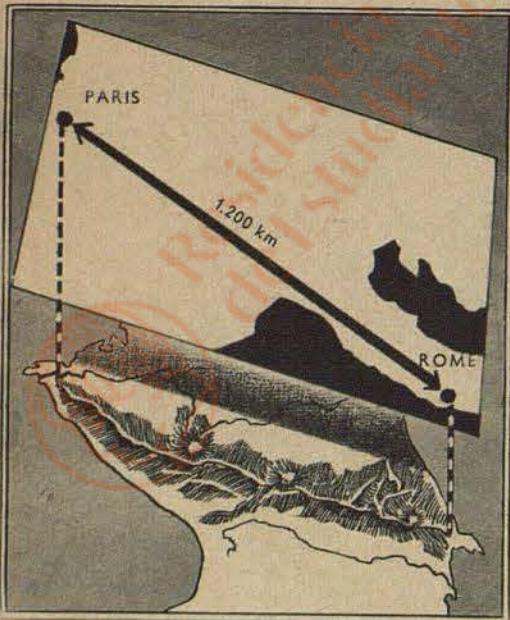
29, rue de Berri.
Balzac 42-42.



IZ 112

Barrière entre deux mers

"Signal" présente aujourd'hui un reportage sur le Caucase, ses habitants et ses animaux, ses montagnes et ses cols. Quiconque aura lu cet article comprendra mieux notre carte des pages 4 et 5.

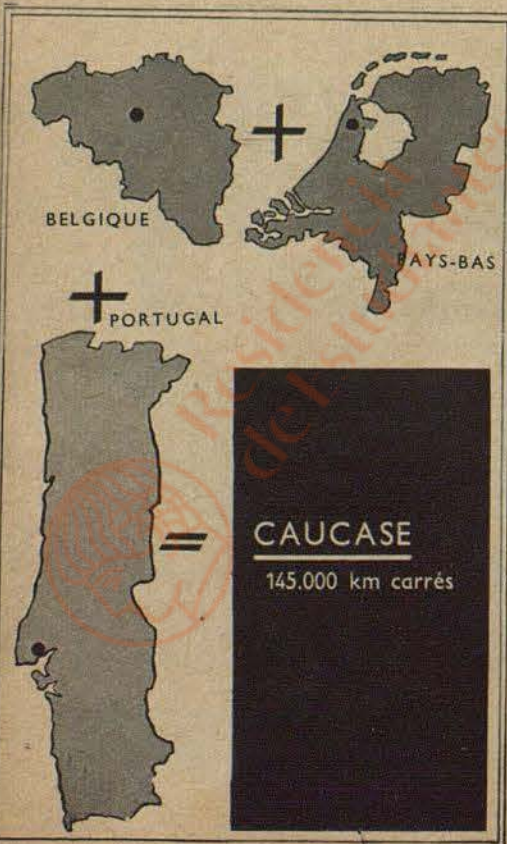


De Paris à Rome, voilà jusqu'où s'étendrait le Caucase, si on le transportait en Europe.

TELLE une barrière, le Caucase se dresse entre l'Europe et l'Asie. Cette chaîne de montagnes — rempart construit par la nature — s'étend de la presqu'île de Taman, sur la mer Noire, à la presqu'île d'Apchéron, sur la Caspienne, à environ cinq degrés de latitude plus au sud.

Cuirassé de glace pendant 12 mois

Le Caucase a 1.200 kilomètres de longueur, ce qui correspond à la distance de Paris à Rome ou d'Amsterdam à Budapest. Il dépasse de 200 kilomètres l'étendue des Alpes, de Nice à Vienne. Mais le Caucase est beaucoup plus étroit que les Alpes; sa largeur minimum n'est que de 100 kilomètres, sa largeur maximum de 200. En dépit de sa longueur immense, il n'occupe que la moitié de la surface couverte par les Alpes. Toutefois, cette surface représente 145.000 kilomètres carrés, espace dans lequel le Portugal, les Pays-Bas et la Belgique réunis pourraient tenir. La Caucase, avec ses



470.000 kilomètres carrés au total, a la même étendue que l'Allemagne de 1938.

Le Caucase offre moins de larges vallées longitudinales que les Alpes, mais de nombreuses gorges escarpées, rongées par des torrents, qui coupent transversalement sa ligne principale. La chaîne a une altitude moyenne de 3.000 mètres, mais il existe de nombreux sommets beaucoup plus élevés. Le point culminant est l'Elbrouz (5.630 mètres), le sommet le mieux connu est le Kasbek (5.043 mètres). Outre l'Elbrouz et le Kasbek, on trouve encore quatre autres montagnes de plus de 5.000 mètres. Les deux cimes principales sont des volcans éteints. Ce fut sur le Kasbek — selon les mythes grecs — que Jupiter fit enchaîner Prométhée, pour le punir d'avoir apporté le feu aux hommes. De l'Elbrouz au Kasbek, le Caucase central est cuirassé de glace, même en été. Ici, cinq grands fleuves prennent leur source: le Kouban, le Kouma, le Koura, le Rion et le Terek.

Bananes et loups

Le climat du Caucase offre des contrastes extrêmes. Tandis que dans la région subtropicale de la mer Noire croissent des palmiers, des oliviers, des bananiers, qu'on y récolte le thé et le tabac, en même temps que la vigne y donne un vin exquis, les contreforts vers la mer Caspienne, dénués de végétation et dépourvus d'eau, rappellent les montagnes désertes et crevassées de l'Asie. A l'ouest et dans le centre, il y a des forêts vierges. Le chêne, l'érable, le hêtre, le châtaignier, le tilleul et le platane d'Orient cèdent la place — à mesure que l'on s'élève — aux pins et aux sapins. Les herbes et les fleurs multicolores dépassent de moitié la hauteur d'un homme.

Là, la chasse est encore une aventure. L'ours et le lynx, le sanglier, le loup et la martre rôdent dans les forêts sauvages. Sur les cimes, les chamois, les bouquetins et les chèvres de Bezoar ont leur gîte, les aigles et les vautours leur aire.

Après 60 heures sur le Ouchba

Les hautes cimes du Caucase sont tellement difficiles et perfides qu'elles furent choisies par les membres de l'expédition allemande à l'Himalaya, pour éprouver leur capacité. En 1929, Willi Merkl — plus tard, la victime du Nangat-Parbat — et ses camarades Berchtold et Raechl faisaient l'ascension de l'Elbrouz. Cette année-là, les trois alpinistes purent enregistrer aussi l'Ouchba (4.698 mètres) dans leur carnet d'ascensions. L'Ouchba — «le Formidable», comme les gens du pays l'appellent — a été vaincu après une lutte de 60 heures. Les Allemands étaient accompagnés par le Russe Semenovskiy. C'était le premier Russe qui atteignit le sommet de l'Ouchba. Jusque-là, seuls les Allemands avaient risqué et réussi cette ascension difficile.

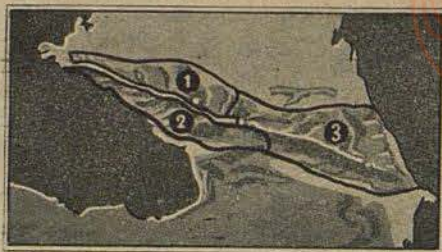
Le paysage sauvage et vierge du Caucase a toujours exercé une forte

La Hollande, la Belgique et le Portugal tiendraient facilement dans le Caucase.

attraction non seulement sur les alpinistes, mais aussi sur les explorateurs et les écrivains de l'Europe de l'Est et du Centre. Dans son livre: «Au pays des contes de fées», Knut Hamsun écrit: «J'aurai toujours la nostalgie de ce pays-là, car j'ai bu de l'eau du Koura.»

Des chrétiens qui croient aux démons

La population se compose d'éléments extraordinairement différents, le Caucase ayant été — depuis les temps préhistoriques — un lieu de passage de peuples nomades. On y parle environ 50 langues, divisées en trois groupes principaux: 1) au sud-ouest, la langue karthwelique, qui est parlée par les Géorgiens, les Chewsures, les Touches, les Pschaws, les Imériens, les Grusiens, les Adschars, les Mingréliens, les Lases et les Swanes (de tous ces peuples, seuls les Géorgiens



ont développé leur langue écrite et leur culture); 2) au nord-ouest, la langue abchaso-tcherkesse; 3) à l'est, la langue des Tchetchènes et des Lesghiens. De plus, il y a les Ossètes et les Tates avec des dialectes iraniens, les Nogaiens, les Koumuques et les Karatchaïens, avec des langues turco-tartares. Puis, des Arméniens, des Perses, des Grecs, des Ukrainiens, des Russes. Il s'y trouve même des colonies allemandes, tchèques et baltes.

En ce qui concerne les religions, mêmes bariolures. L'arête centrale de la chaîne sépare les mahométans, au nord et à l'est, des Géorgiens et des Arméniens chrétiens, au sud. Mais mahométanisme ou christianisme ne sont, pour ces tribus de montagnes, qu'un vernis. Partout, le paganisme, la croyance aux démons et aux sorciers restent vivaces, très souvent liés aux vieux cultes qui veulent des sacrifices.

Les cartes de visite des Ossètes

Tous les montagnards du Caucase se distinguent par leur haute taille et leur vigueur. Tous portent en eux un indomptable amour de la liberté et sont des guerriers. Leurs mœurs sont patriarcales et, dans leur solitude, restent longtemps intactes. Leurs villages sont construits comme de petits forts, et de nombreuses tours de guet et de défense s'élèvent aux abords des cols et le long des défilés. Il est si difficile de pénétrer dans le Caucase que l'on ne s'aperçoit de l'existence des Ossètes, dans les territoires du Kouban supérieur, qu'en voyant flotter des troncs d'arbres abattus, révélant qu'un peuple inconnu habitait au cœur des montagnes.

Ce fut Pierre le Grand qui, au milieu du XVIII^e siècle, entreprit la conquête du Caucase; mais ce ne fut qu'en 1859 que le dernier refuge du héros de la liberté du Caucase, Chamyl, fut pris par les Russes.

La gorge du Caucase

Le Caucase est l'une des chaînes de montagnes les moins praticables de la terre. Peu de routes traversent la montagne ou la contournent. Quatre de celles-ci sont de véritables défilés, avec toutes les caractéristiques de la haute montagne.

D'abord, la vieille route grusienne ou géorgienne qui traverse le Caucase presque exactement en son milieu, en direction nord-sud. Elle est longue de 213 kilomètres et suit le cours supérieur du Terek, à travers la gorge profonde du Darial. Les Tcherkesses l'appellent la gorge du Caucase. Elle passe ensuite au pied du Kasbek, par le col de la Croix, à 2.345 mètres d'altitude, puis par la vallée du Koura jusqu'à Tiflis. Escarpée, elle serpente à travers le désert pierreux et nu du col, qui n'est libre de neige que trois mois par an et qui doit être protégé des avalanches de pierres et de neige. La route géorgienne est carrossable même aux automobiles. Dans le Caucase, c'est la seule route de haute montagne qui soit praticable en hiver.

La deuxième route est celle des Ossètes, qui traverse le col de Mamison à 2.829 mètres d'altitude. Elle atteint la plaine au sud, près de la ville de Kutais. Elle n'est pas entretenue et à peine praticable. Le troisième chemin à travers la montagne est la route de Souchoum, par le col de Kluchor (2.767 mètres), qui finit à Souchoum, au bord de la mer Noire. Les véhicules peuvent n'en utiliser qu'une partie, le reste n'est qu'un chemin muletier. A l'est, une nouvelle route, celle d'Achti, conduit de Noucha, dans l'Azerbaïdjan, à la vieille forteresse d'Achti, dans le Daghestan, par le col de Salavet, à 3.040 mètres.

Chemins de fer et pipes-lines

En dehors des routes des cols, deux chemins encore contournent les montagnes: le long de la mer Noire, la route de Kertch, par Novorossiisk et Poti, à Batoum, qui s'étend sur 500 kilomètres entre les montagnes et la mer, doublée d'une ligne de chemin de fer; du côté de la mer Caspienne, le chemin de fer venant de Rostov qui, de Machatch-Kala, serpente pendant 400 kilomètres entre le roc et l'eau jusqu'à Bakou.

Le trafic ferroviaire le long et autour des montagnes est beaucoup plus développé que le trafic routier. La ligne la plus importante dans le Caucase, en dehors de celles déjà nommées, est celle de Bakou à Batoum par Tiflis.

Trois grands pipes-lines suivent le bord de la montagne. L'un, qui est double, conduit de Bakou à Batoum. Le second commence à Machatch-Kala, au bord de la mer Caspienne, passe par les terrains pétrolifères de Grosnyi et finit à Rostov. Le troisième part de Grosnyi, va jusqu'à Maïkop et, de là, à travers les contreforts du Caucase, jusqu'à Touapse, au bord de la mer Noire.

Il n'y a guère d'autre région sur terre qui possède autant de richesses souterraines que le Caucase. Outre le pétrole, on y trouve du charbon, de la tourbe, des minerais de manganèse, de fer, de nombreux autres métaux et du sel gemme. De plus, il existe des sources d'eaux minérales qui sont d'une grande importance économique, et la grande richesse de la houille blanche.

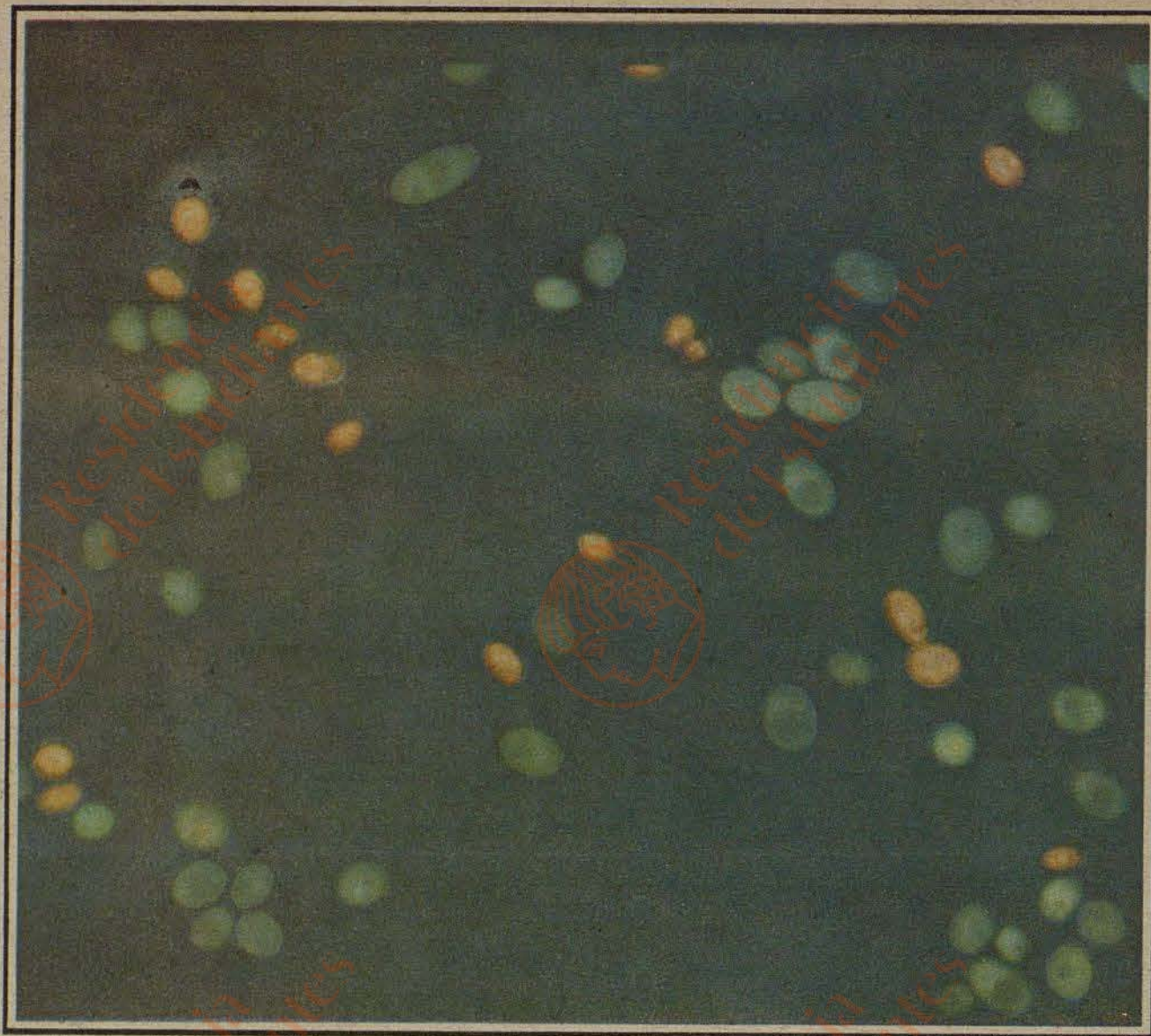
Regard sur l'Orient

Il ne faut pas confondre le grand et le petit Caucase qui s'étend au sud de la ligne de chemin de fer Bakou-Tiflis-Batoum. Ses hautes chaînes de montagnes et ses hauts plateaux continuent le système montagneux de l'Asie mineure et de l'Iran. Là, c'est un monde tout différent qui commence: l'Orient. Vers Ankara! Vers Bagdad! Vers Téhéran! C'est ce qu'on peut lire sur les poteaux indicateurs.

H. W.

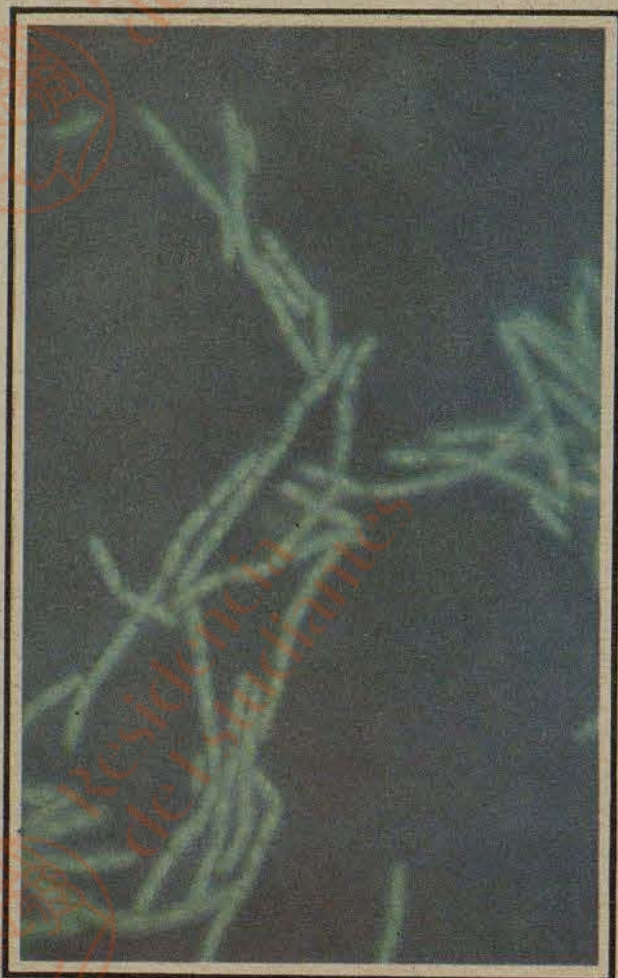
Journée d'automne dans les Alpes allemandes





La vie est verte, la mort est rouge !

Des cellules mortes et vivantes de levure sèche étaient jusqu'alors semblables sous le microscope. Teintes à l'orange acrédine, elles se distinguent immédiatement : les cellules vivantes par une fluorescence verte, les mortes par une fluorescence rouge



Les mouches tsé-tsé attaquent des vers à soie !

Tout d'abord, la fluorescence des bacilles teints à l'orange acrédine reste encore verte. Ils vivent et sont dangereux



L'ennemi est battu. Le rouge cuivre, la couleur de la mort, le couvre aussitôt sans qu'on ait besoin de faire de longues expériences

LA COULEUR DE LA VIE

Un bacille est-il mort ou vivant ? Dans la plupart des cas, on ne pouvait répondre à cette question qu'après de longs examens. Il fallait préparer des cultures, il fallait constater si les bacilles de ces cultures proliféraient ou non. L'obtention d'un résultat exact du point de vue scientifique demandait parfois des jours ou même des semaines.

Un professeur allemand, le Dr Strugger, vient de découvrir une méthode selon laquelle il est possible de trancher la question en quelques minutes. La réponse à cette question est, pour le médecin, d'une importance presque quotidienne dans son travail pratique et scientifique.

De longues expériences sont dorénavant superflues. Dès le premier moment, on peut constater, grâce à un instrument aujourd'hui en usage, si les streptocoques ont été réellement tués pendant la désinfection. On peut également voir si un vaccin atteint son but ; si des bacilles de Koch vivent ou sont morts, ou encore si un nouveau remède contre les bacilles est efficace ou non. (Malgré la découverte du salvarsan ou d'autres nouveaux remèdes allemands tels que les sulfonamides, ce diagnostic comportait encore beaucoup de difficultés.)

«Signal» publie ici pour la première fois une reproduction en couleur des résultats, pris sous le microscope, de la découverte du professeur Strugger. Ces photos représentent des protozoaires, fluorescents dans des couleurs vertes et rouges. Cette différence de teintes sous le microscope résout le problème de la vie ou de la mort des bacilles de la façon la plus simple. Avant l'expérience, les bacilles, ou d'autres cellules de plantes ou d'animaux, ont été teints d'une couleur spéciale : l'orange acrédine. Si l'on expose ces cellules à une lumière ultraviolette, les bacilles vivants luisent d'une lumière verte, les morts d'une lumière rouge.

Ce moyen a également permis d'observer la réaction de cellules vivantes quant à la température. On peut donc constater nettement quelle température cause la mort d'une cellule.

Comparée aux vieilles méthodes de diagnostic, la nouvelle invention est d'une simplicité ingénieuse. Dépassant les quelques exemples cités ici, elle est d'une importance capitale pour le savant et le médecin.



Un des visages les plus intéressants du grand autel de Brisach. La tête de saint Protasius, restaurée en même temps que toute la sculpture de la cathédrale de Brisach, sur le Rhin. (On lira plus loin un récit de l'importante restauration de cette œuvre.)

Une œuvre d'art restaurée grâce à la guerre

On discutait depuis longtemps, dans le monde artistique, pour savoir s'il fallait ou non démonter, afin de le restaurer, le grand autel de la cathédrale de Brisach. On avait reculé jusqu'à présent devant une opération qui n'était pas sans danger pour l'œuvre d'art, bien que la restauration eût été

jugée absolument nécessaire. On avait, en outre, l'espoir de dévoiler certains secrets d'origine recelés par la célèbre sculpture. Seules les initiales H. L., celles du « maître de la haute Rhénanie », créateur de l'autel, étaient connues. L'année de la création demeurait ignorée.



Une autre figure de l'autel. Dans le groupe central se trouve cette figure de la Vierge. L'œuvre restaurée permet de se rendre compte clairement des intentions de l'artiste et des effets obtenus grâce à la couleur.

Un travail de six mois. Hübner, le restaurateur connu de Fribourg, s'est chargé de restaurer l'œuvre d'art. Sa fille l'a aidé dans ce travail. Le globe terrestre que l'on voit ici sur la sculpture dissimulait un secret.

Au début de la guerre, on se vit obligé de démonter l'autel et de le transporter à Fribourg-en-Brisgau. Mais ce ne fut qu'un an plus tard, quand les parties détachées de l'autel eurent été confiées à l'atelier du restaurateur de Fribourg, Paul H. Hübner, que le point litigieux fut éclairci. Voici quelques détails sur le travail de cet artiste et sur les découvertes qu'il a faites.

Hübner entreprit d'abord de débarrasser la splendide sculpture de l'autel de Brisach d'une couche de peinture à l'huile qui la déformait, de lui rendre sa forme primitive et, en même temps, de protéger l'œuvre contre les détériorations.

C'est le secret de Hübner d'avoir réussi à détacher du bois l'enduit à l'huile, mélangé de poudre de marbre, d'une épaisseur de 3 à 6 mm. Après une série de patientes analyses chimiques, il découvrit une pommade caustique qui détacha la couche supérieure sans attaquer ni le bois ni la peinture originale. Il traita, à l'aide de cette pommade, les figures et les différentes parties, les unes après les autres. Sous l'effet de sa pommade, la couche supérieure s'amollit et put être décollée. Le travail pénible de restauration avait réussi.

Il avait duré six mois. Ce n'est qu'au mois d'août de cette année que Hübner put montrer à nombre de directeurs de musée, de professeurs et d'experts, l'autel de Brisach tel qu'il était autrefois et tel qu'il restera désormais.

Ce qui est particulier à cette œuvre d'art, c'est l'utilisation de la couleur. A l'époque où l'œuvre prit naissance, il était d'usage tantôt de recouvrir entièrement de couleurs la sculpture sur bois, tantôt de la laisser telle quelle. Le créateur de l'autel de Brisach semble s'être écarté de l'usage courant des artistes de son époque. Dans un dessin d'art supérieur, il donna des teintes naturelles, avec de la couleur à détrempe, aux parties charnelles des figures, dans le groupe principal de l'autel (Dieu le Père, Dieu le Fils, la Sainte Vierge). Il rehaussa, avec d'autres couleurs, le ton des pierres précieuses des couronnes et fit ressortir de même, dans les autres figures, sur les deux ailes, dans la pedrelle et dans les encadrements, les yeux, les sourcils, les lèvres et différents attributs. Grâce à cet emploi nouveau des couleurs, il obtint un effet surprenant. La teinte naturelle du bois jouait en même temps son rôle dans l'ensemble de la sculpture.

La restauration de l'œuvre d'art a livré ainsi la solution d'une énigme. Il en restait une autre : on a découvert, d'une manière indiscutable, sur l'un des trois tableaux du groupe central, la signature originale H. L. De même, sur l'un des psautiers, au moyen d'une photographie infra-rouge, on a établi l'année de la création de l'œuvre : 1526. Le restaurateur s'est efforcé de découvrir s'il n'y avait pas dans l'œuvre (dans le globe terrestre de Dieu le Père ou dans les chevilles) des traces permettant d'identifier le maître H. L. Mais ces recherches ont été vaines.

Hübner a trouvé, dans le globe terrestre, un espace creux travaillé avec soin et ressemblant à une douille. Mais il est probable que le couvercle qui le recouvrait en avait été ôté entre temps, car il était fermé avec de la colle forte, alors que ses autres parties sont assemblées avec de la colle à la caséine. La science continuera donc encore à rechercher qui pouvait bien être ce maître H. L. de la haute Rhénanie, dont l'identité et le génie ont donné lieu à tant de suppositions et dont l'œuvre admirable attend maintenant, dans l'éclat de ses anciennes couleurs, de reprendre sa place quand la guerre sera finie.

Le ballet de la Scala de Milan

Le corps de ballet de la Scala de Milan, de réputation mondiale, tire sa technique du ballet classique. C'est dans la sévérité de cette tradition qu'il puise l'expression de son art.



Danseuse, chorégraphe et dessinatrice de costumes, Nives Poli, étoile de la Scala de Milan, réunit toutes ces qualités



...le soir, les premiers accords d'une valse de Vienne se font entendre, dans leur jeunesse éternelle, tout trac est oublié. Conscientes de leur grande tâche

artistique, elles révèlent au public italien — avec «L'Invitation à la danse», de Carl Maria von Weber — le monde de la valse, dont le berceau fut en Allemagne.

Pas une seule vue de moins et quand même une économie de film!

Quel bonheur de posséder un Bessa Voigtlander 6x9 qui double le rendement du film! Le cache pour format réduit permet d'obtenir 16 vues 4,5x6 au lieu de 8 vues 6x9. Rien de plus facile que de les faire agrandir en 6x9. C'est encore un avantage que vous offrent ces appareils et aussi l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattant qu'apprécient tous les amateurs Voigtlander.



Chaque matin, les danseuses se rendent à la petite chapelle de l'église San Fedele. Là, elles prient la «Madona delle ballerine», patronne des danseuses, de couronner de succès leur représentation.

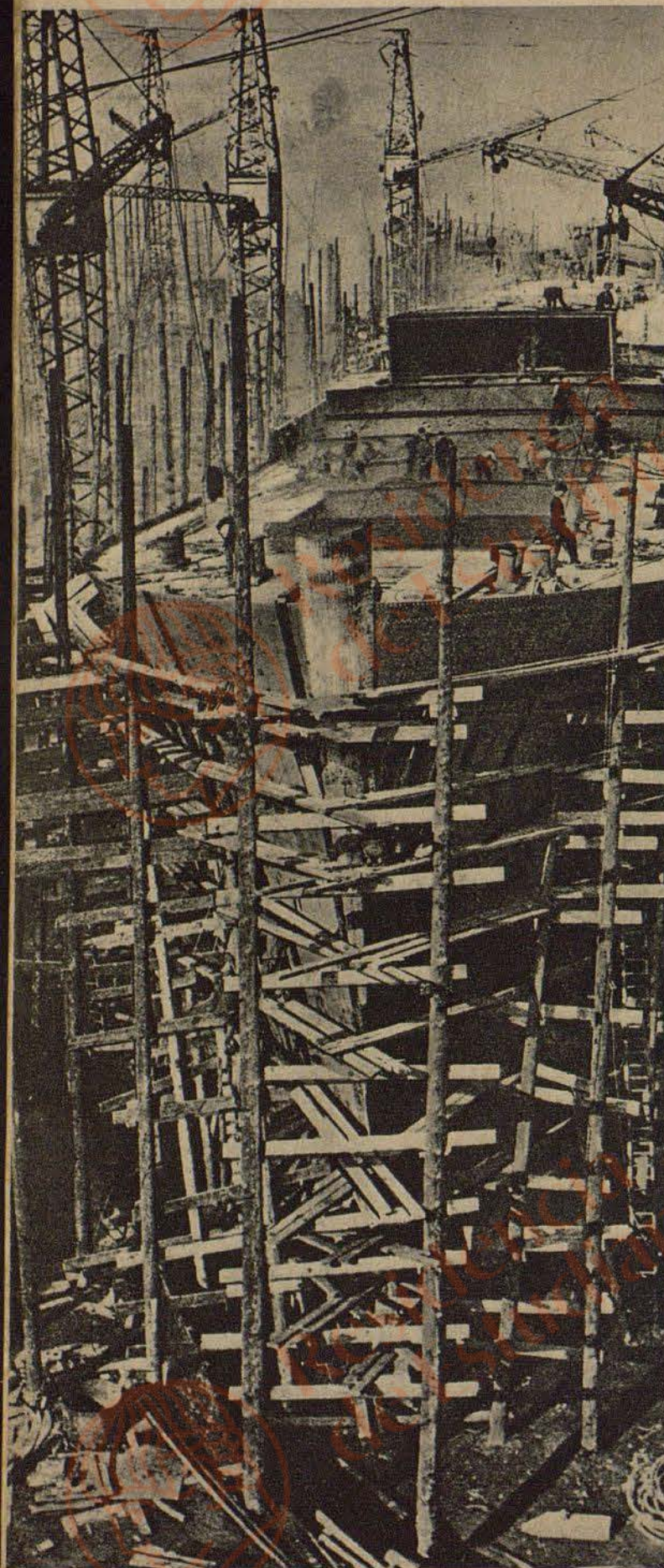
Quelques minutes plus tard, elles se trouvent sur la scène pour une dernière répétition en costumes. Nives Poli, à droite sur la photo, prodigue les paroles encourageantes à ses élèves, pour les préparer à la soirée

Après la répétition toutes les danseuses se dirigent vers un des nombreux bars modernes de Milan, où l'on se rafraîchit avec un verre de marsala. Et quand...

Ce que les photos ne montrent pas

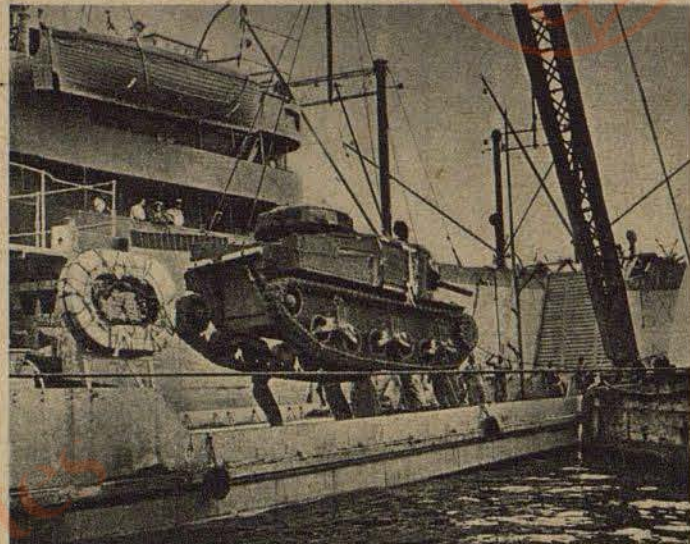
LES universités allemandes ont des chaires pour la science journalistique. Les étudiants qui seront, plus tard, appelés à des postes importants, apprennent, ici, à juger de l'influence de la presse. Les méthodes de travail de tous les journaux du monde leur sont expliquées, et ils perdent toute crédulité... Quiconque examine la presse anglaise — surtout ses photos —

d'un œil ainsi préparé s'aperçoit vite qu'elle ne s'adresse guère à un public capable de discernement. Elle offre, en première ligne, des sujets d'émotion qui atténuent toute faculté de jugement. Sur les suggestions d'un de ses correspondants à l'étranger, Heinz Medelind, «Signal» publie quelques-uns des sujets préférés de la presse illustrée anglaise, significatifs de ses méthodes.



Sujet: Armement

Quatre exemples choisis dans un fatras impressionnant de «photos d'armement», comme les revues anglaises ne se lassent pas d'en publier. Sous le titre «Construction de navire, clé de la victoire» (Shipping — the key to victory), «Picture Post» publie plusieurs pages de photos sur le travail dans les chantiers navals. Sans doute, ces photos peuvent apaiser quelques soucis des difficultés du tonnage en Angleterre. Mais elles oublient de dire le chiffre du tonnage qui serait nécessaire à l'Angleterre si elle voulait seulement compenser ses pertes. Quel lecteur de revue



The View That Rommel Failed to See: A New Kind of Tank Comes to the Middle East. The British General Grant has a gun to match the German tank-guns. It is what our army badly needed in previous Libyan campaigns. Early this year it arrived secretly in the Middle East. It remained a secret until it met Rommel's tanks in the greatest tank battle fought in the Middle East.

A 'GENERAL GRANT' ARRIVES IN LIBYA

The new tank arrived secretly. It gave Rommel a surprise. This is the kind of tank needed to turn the tide of desert warfare. It is the kind of tank we need in great quantities to carry out a successful offensive.



Aboard the «Illustrated»: The Flight Deck Officer Gives Directions to the Landing Crew. The aircraft are waiting to be lowered. The officer in charge of the flight deck gives instructions to the port officer in charge of the landing crew. The port officer gives a signal to the crew to lower the aircraft. The aircraft are lowered to the deck.

LIFE IN AN AIRCRAFT-CARRIER

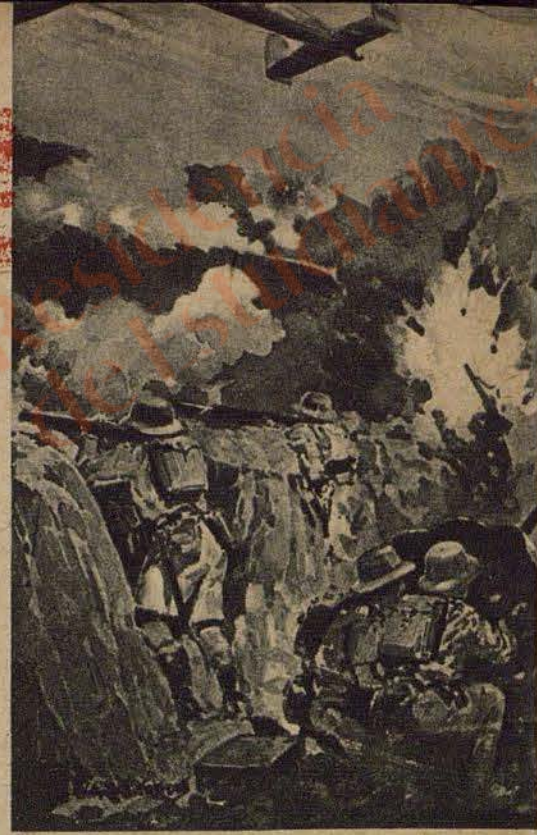
Aircraft-carriers are one of the decisive factors in modern naval warfare. With them, we reached the Italian Fleet at Taranto. Without them, we lost the «Bismarck» and the «Prinze of Wales».



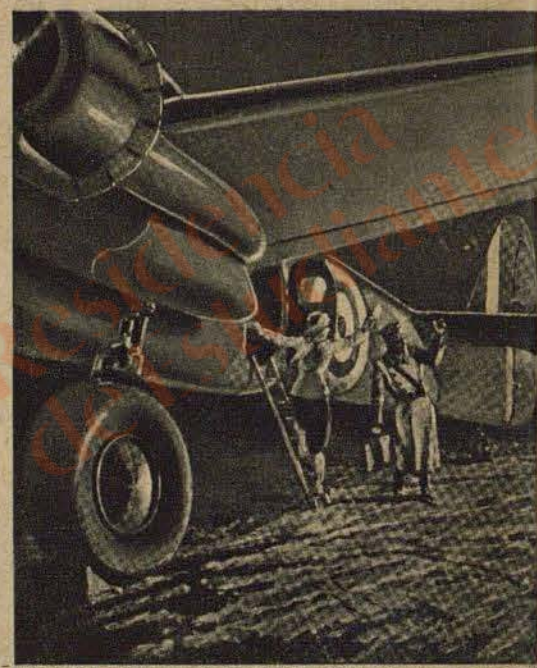
How Naval Aircraft Are Stowed Aboard a Carrier. The aircraft are moved between the hangars and the flight deck by lifts. The lifts are operated by a system of cables and pulleys. The aircraft are lowered to the deck by a crane.

From them, all the aircraft for example, must have wings and fuel tanks in order that each field engine is able to operate in the hangar. From them, all the aircraft for example, must have wings and fuel tanks in order that each field engine is able to operate in the hangar. From them, all the aircraft for example, must have wings and fuel tanks in order that each field engine is able to operate in the hangar.

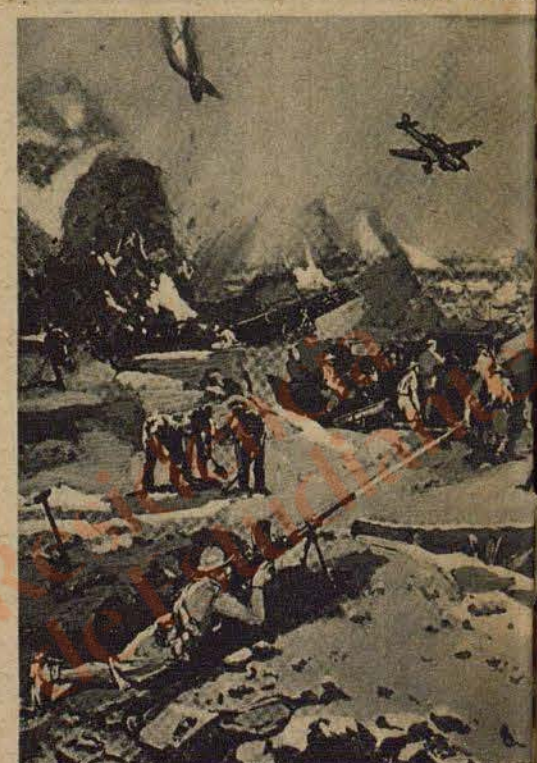
anglaise, regardant la photo du char «General Grant», devinera que ce char a dû être remplacé, en Afrique, par le «General Lees». Ces photos admirables de porte-avions, aux installations gigantesques, rappellent les vues impressionnantes de la ligne Maginot qu'on nous offrait avant guerre! Voici un autre exemple: le porte-avions anglais «Illustrious» qui se trouve, d'ailleurs, actuellement dans le port de Gibraltar, gravement endommagé. Les photos d'armement donnent peut-être des notions sur le matériel, mais ne prouvent absolument rien sur la véritable situation militaire. Et c'est pourtant ce qui compte!



THE OUTSTANDING LESSON OF MALAYA, AND THE FAR EAST GENERALLY, IS THE NEED FOR ANTI-AIRCRAFT PROTECTION FOR THE INFANTRY: In this picture the defenders in a fixed position are under artillery fire from the effective A. A. fire provided by the mobile guns, in the left; and at the same time they are being dive-bombed from the air. Thanks to the attack of the enemy's aircraft being broken up—Drawing by W. G. Whitaker.



THE LAST BOMBER (A U.S.-BUILT GLENN-MARTIN) MAKES A MIDNIGHT DUTY ON THE ISLAND. It took off from Java the remaining remnants of the Dutch and Allied forces on the island. Drawing by W. G. Whitaker.



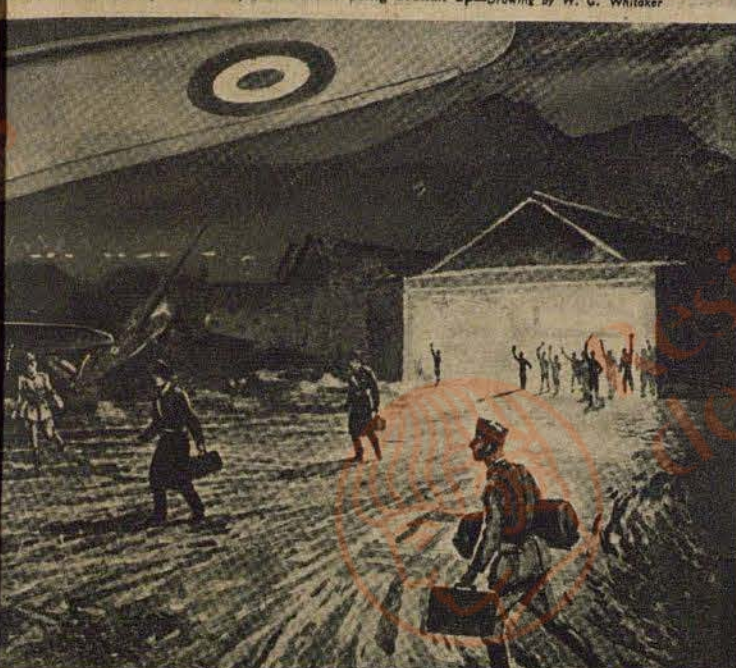
IR HACHEM WAS HELD BY A MIXED FREE FRENCH BRIGADE UNDER the command of General Koenig. The position was just rocky enough to afford some shelter for the guns, and thus rendered Hacheim too difficult to hold.

Sujet: Défaites

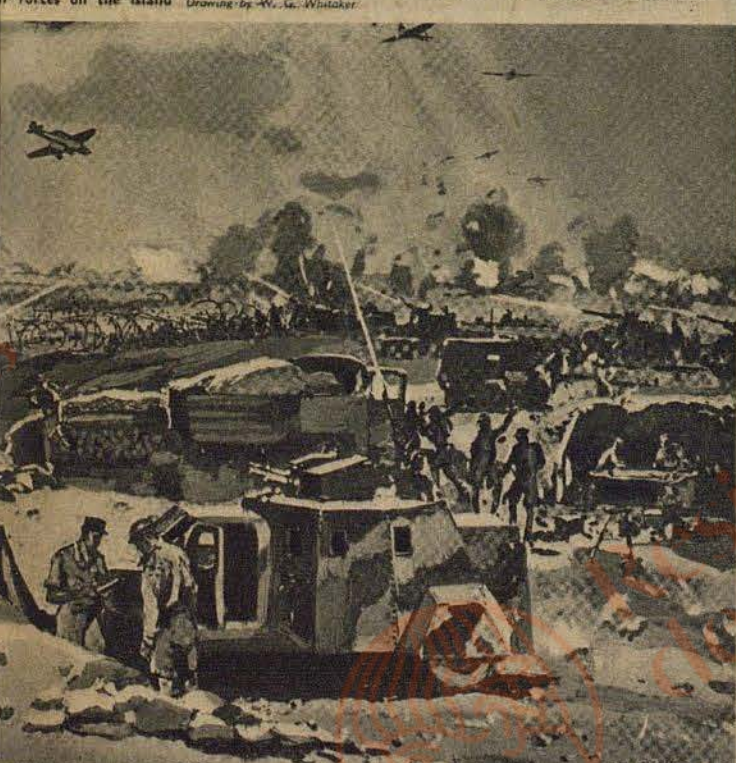
Bien que nous vivions au siècle de la photographie, l'Angleterre préfère dessiner ses batailles. Voici trois exemples de combats en Asie orientale et en Afrique. Le premier dessin donne une idée sinistre de la défense de Malacca contre les Japonais. On y remarque que, malheureusement, la D.C.A. a manqué... Le deuxième représente la fuite de Ban-



THE OUTSTANDING LESSON OF MALAYA, AND THE FAR EAST GENERALLY, IS THE NEED FOR ANTI-AIRCRAFT PROTECTION FOR THE INFANTRY: In this picture the defenders in a fixed position are under artillery fire from the effective A. A. fire provided by the mobile guns, in the left; and at the same time they are being dive-bombed from the air. Thanks to the attack of the enemy's aircraft being broken up—Drawing by W. G. Whitaker.

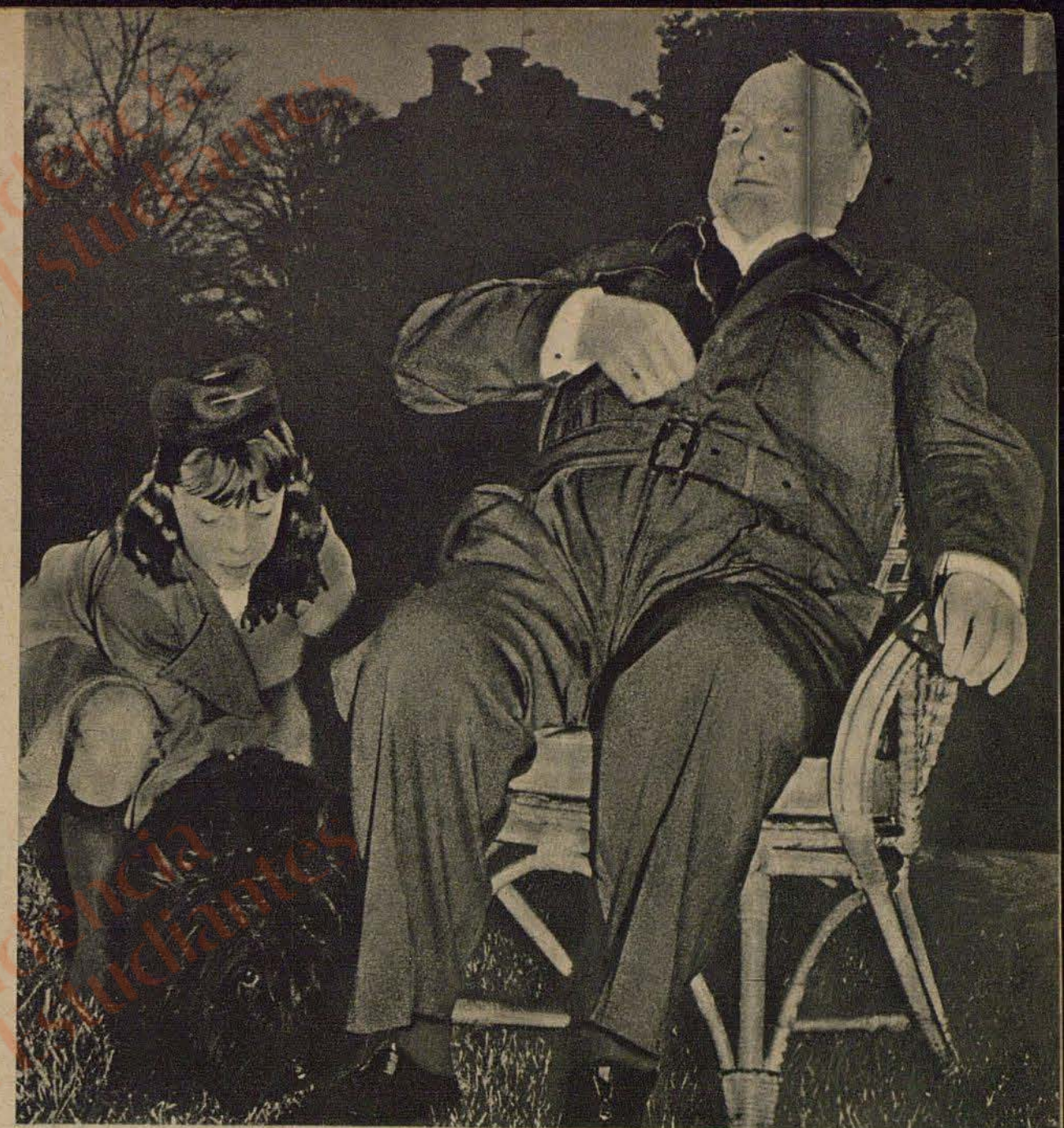


THE LAST BOMBER (A U.S.-BUILT GLENN-MARTIN) MAKES A MIDNIGHT DUTY ON THE ISLAND. It took off from Java the remaining remnants of the Dutch and Allied forces on the island. Drawing by W. G. Whitaker.



IR HACHEM WAS HELD BY A MIXED FREE FRENCH BRIGADE UNDER the command of General Koenig. The position was just rocky enough to afford some shelter for the guns, and thus rendered Hacheim too difficult to hold.

doeng, le troisième la défense de Bir Hacheim. Ces trois dessins ont deux caractères communs: 1° ils représentent des défaites; 2° ils glorifient ces défaites. Le crayon est à même de rendre des épisodes que la photographie est incapable d'enregistrer. Pourquoi? Tout simplement parce que ces faits n'ont jamais existé. Pour se rendre compte comment la propagande anglaise comprend la psychologie humaine, il suffit d'examiner le dessin central. On y voit une femme qui s'enfuit de Bandoeng. Elle prend l'avion, le dernier avion!... Voilà, certes, quelque chose qui ne manque pas d'éveiller la pitié!



Sujet: Churchill

Cette photo, publiée sur une page entière de la revue anglaise «Illustrated», fut prise pendant le séjour de Churchill à Washington. C'était le «gag» habituel d'un photographe américain. Les membres des gouvernements anglais et américains sont toujours représentés souriants, pleins de confiance, dans une posture familière. Ceci rassure le public, et le lecteur, dupé, ne songe pas aux soucis rongant l'homme qui a posé pour cette photo. C'est là une manœuvre fort habile, spéculant sur une illusion très courante: l'homme est tel qu'il paraît.



Sujet: Empire

Depuis toujours, les Anglais ont su représenter leur empire comme une des plus parfaites créations humaines. «Picture Post», par exemple, publie cinq pages de photos pompeuses, dont le choix et la présentation peuvent donner l'impression d'une maîtrise absolue des Indes. Au moment où Sir Stafford Cripps promet officiellement la liberté aux Indes, cette revue à gros tirage pose la question: «Est-ce que Lord Linlithgow (l'actuel vice-roi des Indes) sera le dernier?» Impressionné par cet article et ces photos, le lecteur commun répondra sûrement: «Non!» Ainsi, en dépit des révoltes aux Indes, de l'arrestation de Gandhi, de Nehru et de leurs partisans, de la lutte à mort des Hindous pour un gouvernement autonome, la propagande anglaise a atteint son but!



IRAQ	30 Fils
SUDAN	20 Mills
IRAN	4 Wula
PALESTINE	25 Mills
ERITREA	55 Cents
SYRIA	30 K Pts
TURKEY	10 Krs

2 PT
IN EGYPT

Sujet: Généraux

Un des sujets préférés des correspondants militaires anglais: la photo des généraux commandant en chef. On les représente dans une pose abandonnée, on publie des récits détaillés de leur vie, on raconte des anecdotes charmantes ou humaines, et on les rend populaires par tous les moyens. Ainsi, ne vient-il pas à l'esprit du lecteur que ce ne sont pas précisément les généraux anglais qui ont gagné toutes les batailles décisives de cette guerre.



"WHY, THERE'S THAT NICE R.A.F. MAN I MET AT THE PARTY: I'm sure it must be him, because he"

Sujet: Emotion

Motif spécial pour lecteur sensible: la femme et son action dans la lutte pour la vie ou pour la mort. Déjà, en temps de paix, des troupes de girls avaient donné de bons résultats... On les a tout simplement revêtues d'un uniforme et enrégimentées. Ces armées ne sont pas là pour apprendre à tirer ni pour attendre et charmer les beaux aviateurs de la R.A.F., ni servir sérieusement dans la D.C.A. Elles sont là pour se faire photographe. Leur beauté standard, soulignée de légendes habiles, selon les meilleurs principes de publicité, doit gagner le lecteur, d'une façon imperceptible et, sans aucun doute, agréable, à la guerre du monde anglo-américain.





**HILDE
KRAHL**

joue dans le film Bavaria

Anuschka



et dans le film Tobis

Meine Freundin Josefine

TOBIS

Signal



Deux salves

Un croiseur italien dans la Méditerranée. La fumée de la première salve plane encore au-dessus du croiseur, déjà la deuxième bordée est partie. C'est un tir rapide, pendant un combat contre un convoi anglais.

Cliché du correspondant de guerre Kuntan (PK)